This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

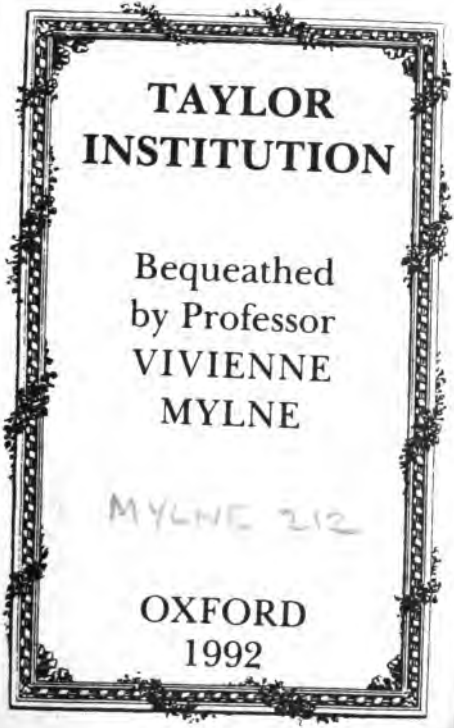
MMF. 86. 24

2 Vols
4/6

19

[CARACCIOLI, Louis-Antoine]

2 vols



LES
ENTRETIENS
DU
PALAIS-ROYAL.

PREMIÈRE PARTIE.

LES ENTRETIENS DU PALAIS-ROYAL.

PREMIÈRE PARTIE.

A UTRECHT,

Et se trouve à Paris,

CHEZ BUISSON, Libraire, Hôtel de Mesgrigny, rue des Poitevins, N°. 13.

M. DCC. LXXXVI.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
11 SEP 1992
OF OXFORD
LIBRARY

AVERTISSEMENT.

CET Ouvrage ne contient que la ſuperficie des matières qu'on y traite; mais il falloit l'adapter à la ſituation du ſiècle. On ſait qu'il a quatre-vingt ſix ans paſſés; & qu'à cet âge où n'aime que les lectures qui ne fatiguent point l'eſprit, & qui ne ſurchargent pas la mémoire.

Les deux extrémités de la vie ſe reſſemblent, diſoit le divin Platon: les hochets n'amuſent pas moins la vieilleſſe, que l'enfance.

On croira peut-être que les Entretiens du Palais-Royal, n'ont pour

objet que les conversations qu'on y tient : mais, qui pourroit recueillir tant de paroles perdues, tant de projets ridicules, tant de mordantes épigrammes, tant de nouvelles absurdes, tant de propos galants, qui s'y répètent tous les jours !

Qu'apprendrois-je d'ailleurs au Public, en lui disant que Damon s'y désespère, dans l'attente d'une lettre-de-change qui n'arrive pas ; que Lycas y compose quelques insipides couplets pour une Belle qui ne peut le souffrir ; que Philis y tend des pièges, à l'aide d'une vertu feinte ; qu'Olympe y devient furieuse, se voyant frustrée d'un rendez-vous.

Les Entretiens du Palais-Royal,

excepté les deux premiers, n'ont nul rapport à ce Lieu; mais comme c'eſt la Promenade à la mode, il eſt tout naturel qu'on y vienne diſcourir ſur différens ſujets.

Ceux qui font la matière de cette Brochure ſe reſſentent d'un Lieu où les Promeneurs, comme les Babillards, cauſent ſans ceſſe des diſtractions: rien de lié, rien d'approfondi; &, pour ſe mettre à la mode, rien qu'on ne puiſſe parcourir dans un clin-d'œil.

Voilà comme il nous faut des Livres, ſi nous voulons entretenir notre amour pour la légèreté.

Je ne parle point du ton ſérieux & badin qui règne dans cet Ouvrage.

Si je faisois un Livre, disoit Henri IV., il y auroit de quoi rire, & de quoi réfléchir : il connoissoit les hommes.

LES

LES ENTRETIENS DU PALAIS-ROYAL.

LA PLURALITÉ DES MONDES.

PREMIER ENTRETIEN.

UNE de ces soirées délicieuses, où le ciel parsemé d'étoiles, & la terre de fleurs, annonçoient l'heureux retour du Printemps, venoit de m'entraîner au Palais-Royal, quand je me vis assis près d'un Inconnu. C'é-

toit un Mylord, penſeur à la manière de ſa Nation, & preſqu'auſſi parleur que moi : bientôt nous ſentîmes le beſoin de nous communiquer nos idées ; & mutuellement inſpirés par la lune, qui ſe jouoit à travers des feuillages, & dont les ombres brodoient ſur le ſable différens deſſins, nous rappellâmes les mots ſavans où Fontenelle voyageoit dans les Cieux.

Il y trouvoit au moins du monde, me dit ingénieuſement l'Etranger ; au lieu que dans des ballons on ne rencontre que des nuages & des courans d'air, ſouvent capables d'allarmer.

Quel dommage, ajouta-t-il, que le joli ſyſtême de votre Philoſophe ſoit mort avec lui, & que la pluralité des Mondes ne paſſe plus que pour une chimère !

Bon, lui répliquai-je, ce ſyſtême n'a jamais été plus en faveur ; & le Palais-Royal en eſt lui-même la meilleure preuve. Parmi tous ces

Promeneurs, n'en doutez pas, les uns habitent Vénus, les autres Mercure; ceux-ci Mars, ceux-là Saturne; car nous avons aussi des Astres sur la terre, quoiqu'un peu moins radieux que ceux qui brillent au Firmament.

Oh. . . pour le coup, s'écria-t-il, je dirai que l'imagination françoise est la plus aimable folle qu'on puisse trouver.

Pas tant que vous croyez : si Vénus, d'après l'idée qu'on en conçoit, est un séjour embelli par les amours, un séjour ravissant dans l'ensemble comme dans les détails; ces Nymphes en gazes légères; ces Graces en jolis chapeaux, ces Adonis chamarrés de toutes couleurs, sont, sans doute, un diminutif du charmant tourbillon que Fontenelle appercevoit dans la planette de Vénus.

Ici, comme là, de précieux colifichets, de charmantes mélodies, de délicieux parfums, de séduisans minois, de brillantes pensées, de

jolis propos, d'artificieuſes parures, d'ingénieux coups-d'œil, d'éloquens ſoupirs, captivent les ſens, enchaînent les cœurs.

Et le parallèle vous ſembleroit encore bien plus frappant, ſi l'on vous montroit les Agréables de ce lieu, tels que les habitans de Vénus, ne marchant que dans la voie lactée, ne s'agitant qu'à l'aide des zéphyrs, ne ſe nourriſſant que d'ambroiſie, n'ayant que des nuits égayées par les ſonges les plus rians, que des matinées embellies par des reflets de lumière auſſi brillans que l'Arc-en-Ciel, que des journées dont le plaiſir a riſſu les inſtans. . . . .

Nos Angloiſes, me dit Mylord, renfermées dans les ſoins du ménage, ne pourroient croire à ces brillantes deſcriptions; mais auſſi deviennent-elles de bonnes épouſes, d'excellentes mères de famille, dont la conduite eſt au-deſſus de tout éloge.

Epouſes! mères de famille! juſte

ciel, quels noms! Autant de mots ſauvages parmi nous, depuis que des maîtreſſes & des nourrices nous en tiennent lieu; c'eſt bien plus commode: point de chaînes, point d'embarras. Il y avoit long-tems que l'amour de la liberté s'efforçoit d'éteindre le flambeau de l'hymenée; & il ne s'allume plus, que pour mettre un héritier dans les grandes familles; & encore ſa flamme, jadis ſi pure & ſi vive, ne répand-elle que de ſombres lueurs.....

Que dites-vous là?

L'on ne veut plus d'autres liens, parmi les gens du bon ton, que des treſſes de fleurs; d'autres ſoins que des plaiſirs, & dans une inſouciance dont on n'a pas d'idée, l'on ne connoît plus ce tendre amour pour ſa poſtérité. Pourvu que la femme ſe pare, que la mari diſſipe; l'avenir ira comme il voudra.....

Où me tranſportez-vous?

Au dix-huitième ſiècle, l'époque

des jolis principes & des beaux sentimens. . . . .

Brisons sur cet objet; il m'allarme. Et la Planette de Mars, où la placez-vous ? . . . .

Ici même, chez ces respectables guerriers que vous voyez épars; & qui, préférant la gloire à la richesse, n'ont d'autre bien que la bravoure & l'honneur.

C'est-à-dire, qu'ils sont ici plus qu'ailleurs, parce qu'il n'en coûte rien pour se promener, & qu'en se mêlant avec les Nouvellistes, ils ont au moins le plaisir de parler de leur métier. Quant à Mercure, j'aurois besoin de vos yeux pour l'appercevoir. . . .

Contentez-vous d'ouvrir les vôtres, & vous verrez qu'il n'y a guère de jeune-homme qui n'ait visité cette planette; & peu de nos Médecins qui n'en tirent des revenus.

Vous verrez encore quelque chose de plus; les habitans de Saturne dans les avares, les usuriers, les flegmatiques, les vaporeux, les frondeurs,

qui, quoiqu'épars sur toute la surface du globe, viennent souvent ici traîner leurs inquiétudes & leur mauvaise humeur. Ils y paroissent comme des soucis dans nos parterres, comme des orties dans nos jardins, & ce qui fait rire les autres, les fait pleurer.

Je gage que vous les nommez Anglomanes?....

A-peu-près; du moins pensons-nous qu'ils devroient habiter les bords de la Tamise, plutôt que ceux de la Seine.....

J'aime votre ingénuité, quoiqu'un peu défavorable à ma Nation, qui se réjouit cependant à sa manière, en se livrant, dans nos orgies, à une gaieté plus convulsive que le vôtre, mais beaucoup moins soutenue. Alors plus nous faisons de bruit, plus nous croyons nous réjouir. Mais, où le Monde que vous nommez la Lune se trouve-t-il?....

Ici, par-tout, éparpillé. Nul mortel dans ce lieu qui ne correspond

plus ou moins avec cette fantasque Planette. Eh! sans son secours, d'où nous viendroient ces modes; auxquelles on ne peut suffire; ces inconséquences qui nous rendent si légers; ces Comédies bisarres, qui fournissent à nos loisirs; ces brochures sémillantes, dont nous sommes si follement amateurs. Comment, sans son influence, pourrions-nous peindre, buriner, sculpter tant d'extravagantes figures, tant d'objets étrangers, tant de caricatures incroyables. Il a bien fallu qu'elle nous modifiât selon ses phases & selon ses bisarreries, pour nous rendre susceptibles de toutes les variétés possibles; pour nous mettre dans une position où nous ne fussions jamais les mêmes.

Aller du blanc au noir; ne connoître pas deux jours qui se ressemblent; passer d'un livre à l'autre, sans en garder le souvenir; faire l'amour pour s'en dégoûter; n'entrer dans une compagnie que pour en sortir; n'acheter que pour brocanter; égayer

les chagrins; chanter les malheurs; ne s'enrichir, enfin, que pour s'appauvrir. Convenez, Mylord, qu'il n'y avoit que la Lune qui pût produire ces raviſſans phénomènes? . . .

Eh! pourquoi, ſi vous connoiſſez vos torts, êtes-vous toujours inconſtans?

C'eſt qu'au bout du compte, nous voulons l'être; les Dieux, les Déeſſes, la Nature, nous en ayant donné l'exemple. L'amour, la fortune, la renommée, la victoire, n'ont-elles pas des aîles qui nous apprenent à chérir l'inconſtance? & les heures comme les jours, les nuits comme les ſaiſons, ne ſe diverſifient-elles pas continuellement? Après les fleurs, les frimats; après les étoiles, les brouillards. . . .

Voilà les François. Ils ſavent rendre aimables juſqu'à leurs défauts, & les juſtifier par les exemples les plus charmans. . . .

Convenez, Mylord, que vous ne feriez pas fâché de l'être? . . .

Oui, sans doute ! pourvu qu'on me laissât mon gouvernement. . . .

Eh ! qu'y a-t-il de plus changeant que votre Parlement ? de plus variable, de plus bisarre que toutes vos singularités, que vos motions ?

Pour nous, Mylord, constamment adorateurs de nos Monarques, constamment amateurs de notre Monarchie, toujours soumis à la même Religion, aux mêmes Loix; nous ne sommes volubiles que dans la partie des modes & des plaisirs, dont l'essence est de varier. Des délassemens monotones deviennent bientôt des ennuis.

Vous ne m'avez rien dit de la Planette de Jupiter ? . . . .

C'est l'asyle de quelques Riches & de quelques Grands, dont l'œil superbe ne s'abbaisse que par distraction sur les hommes sans fortune & sans nom; qui se sépareroient même de l'espèce humaine, s'ils n'en avoient besoin pour se faire servir, & pour entendre crier *Altesse*, *Excellence*,

Monſeigneur, qui ne ſavent que mettre leur cachet & leur nom, & demander fièrement qu'eſt ça, quand on leur préſente un homme plein de génie & de vertus. Ils viennent promener ici trente-deux quartiers de nobleſſe, & ſoixante-quatre d'orgueil; ſe faiſant voir dans les boutiques, moins pour acheter, que pour avoir l'air de protéger..... c'eſt leur ton.

La charmante merveille! Le Palais-Royal eſt donc un firmament nouveau, & la philoſophie de Fontenelle s'y trouve encore plus réellement que ſur la voûte azurée....

Oh! vous pouvez même ajouter que la ſcience de tous les Philoſophes qui le devancèrent y eſt généralement répandue.

Ma foi.... je ne m'y attendois pas. Comment, je devrai déſormais me perſuader que le François, que je ne crois rien moins que philoſophe, traîne ici chaque jour toute la philoſophie....

Oui, sans doute; & c'est-là ce qui fait le mérite & l'agrément de cette promenade enchantée. Tout bon observateur trouve ici la matiere subtile de Descartes, chez ces gens qui brillent, & qui n'ont rien; qui savent tout, & qui n'étudièrent jamais; qui sont légers comme le zéphyr; dont le souffle ondule les campagnes & les rafraîchit. Il trouve ses tourbillons dans ces têtes qui tournent à tout vent; dans ces esprits qui ne se fixent sur aucun objet; dans ces amantes, dont le cœur est plus variable que le baromètre même.

Tout bon Observateur trouve ici l'attraction de Newton; dans ce rapprochement d'épouses & de Sigisbés, qui veulent, malgré l'opinion de leurs maris, démontrer la vérité du système Anglois. Il trouve jusqu'aux atômes d'Epicure dans une foule de petits importuns, qui n'ont d'existence que celle de s'accrocher à quelques gens de qualité, dont ils sont à peine apperçus; à quelques complaisans,

pour qu'ils leur payent un dîner ; à quelques femmes perdues, qui ruinent leur caractère & leurs mœurs.

Quant aux causes occultes des Anciens, si vous interrogiez nos Raconteurs, ils vous diroient comme elles ont été le mobile d'une multitude de mariages qu'on ne peut définir, de fortunes qu'on ne sauroit deviner, de réputations dont on ne connoît ni l'origine, ni le motif ; d'intrigues & d'aventures dont chacun est le mobile ou l'objet.

Croirez-vous aussi que le fluide de Mesmer y est pour quelque chose ?

Dites pour beaucoup... c'est lui qui donne le ressort à bien des liaisons qui paroissent avoir une source inconnue...

Ainsi, votre Palais-Royal, que je croyois le centre de la frivolité, devient, d'après vos idées, le répertoire des systêmes les plus scientifiques, le sanctuaire de toute la physique... Oh ! pour le coup, je serai plus que jamais son partisan, moi

qui aime les sciences avec passion ; moi qui en fis toujours mes maîtresses les plus chéries.

Il faut pourtant, lui dis-je, en excepter deux systêmes, qui ne feroient pas fortune dans ce lieu : celui du Penseur Mallebranche, qui voit tout en Dieu ; celui du songeur Berklei, qui n'admet point de corps, & qui ne reconnoît que des esprits.

Et c'est ainsi que nous raisonnâmes tout en folâtrant, & que je prouvai au compatriote du grand Newton que la bonne philosophie sympathise très-bien avec la gaîté.

Alors minuit sonna ; & cette heure indue pour les Provinces, fut celle où une délicieuse symphonie vint charmer nos oreilles ; mais pour ne pas déranger l'ordre de la Nature, nous gagnâmes notre manoir, avec promesse de nous réunir le lendemain à six heures du soir.

Comment, diroient ces êtres pusillanimes, qui n'ont point quitté leurs Provinces, & qui se méfient

de leur ombre même, comment faire connoiſſance ſi promptement !... Eh ! oui, les hommes ſont nés pour ſe parler ; & l'on acquiert beaucoup plus en converſant avec des étrangers, qu'en feuilletant des in-folio. D'ailleurs, une entrevue n'eſt pas une liaiſon ; & ne ſait-on pas que la première fois qu'on vit ſon meilleur ami, on ne l'avoit jamais vu ; & que preſque toutes les amitiés, comme les mariages mêmes, ne durent leur exiſtence qu'au haſard ?

LES MÉTAMORPHOSES.

SECOND ENTRETIEN.

LE rendez-vous eut lieu ; la parole, entre gens d'honneur, vaut un ſerment. Il n'y avoit point de ſpectacle, & tout Paris ſe rendoit au Palais-Royal ; le Fauxbourg Saint-Germain, le Marais, & même l'iſle Saint-Louis, accouroient par pelottons. On les diſtinguoit à leur coſtume, ainſi qu'à leur maintien. Nous vîmes des étrangers deſcendre de leurs voitures encore tous couverts de pouſſière & de ſueur, & venir rendre hommage au Palais-Royal avant d'avoir choiſi un Hôtel ou ſe gîter. C'eſt le ralliement de l'Europe, de l'Amérique, de l'Afrique & de l'Aſie, depuis la lettre de convocation qui leur fut adreſſée l'an dernier ; & je ne doute pas

qu'avant dix ans, le Mogol, l'Empereur de la Chine, le Sultan ne s'y promènent dans tout leur luxe oriental. Il suffit, d'ailleurs, d'en donner commission à quelque charlatan ; il y en a maintenant d'assez experts pour avoir les morts, comme les absens, à volonté. Notre conversation s'ouvrit par une demande, que me fit l'Anglois, & qui sembloit toute naturelle. Sans doute, dit-il, tout ce monde que j'apperçois est très-opulent, & très-qualifié. . . . . Sachez, Mylord, lui répondis je avec naïveté, que Paris est le seul pays du monde, où l'on ait le magnifique talent de donner de la grace au moindre chiffon ; qu'on y semble paré, lorsqu'on est à peine vêtu ; que les plus élégans doivent presque toute leur opulence aux Tailleurs ; qu'un seul habit, plus d'une fois, servit à deux amis, & que l'un étoit malade, quand l'autre se portoit bien. L'indigence, sur-tout ici, est mère de l'industrie ; l'on n'y met pas moins d'art à masquer la

misère, qu'à se faire un visage à l'aide d'une toilette recherchée. ...

L'élégance supplée parfaitement à la parure. La petite Bourgeoise fait des révérences à la Duchesse, la fille prend le costume de la Cour; & c'est l'histoire du phosphore, qui, formé d'une vile matière, a le plus grand éclat. .....

Je vois, dit Mylord, que cela va nous amener à des métamorphoses, aussi surprenantes que celles d'Ovide.

Vous l'avez deviné; & cela doit d'autant moins vous surprendre, que par-tout où la multitude abonde, il y a des hommes de toute espèce, des femmes de toutes couleurs, & que leurs portraits à quelques nuances près conviennent à tous les siècles. Qu'on vienne ici avec les caractères de la Bruyere à la main, & bien y trouvera les originaux, les intrigans, les coquettes qu'il a dépeints. Aussi ne fut-il jamais défendu de faire des tableaux, pourvu qu'ils ne blessent point l'honnêteté. Ainsi, parmi ces

femmes que vous voyez si bien parées, il y en a qui ont mis leur gain & leur réputation à fond perdu; d'autres qui convoitent vos guinées, & qu'on prendroit pour des Ducheſſes, ſans la trivialité de leurs expreſſions. Toute fille entretenue, contrefait difficilement la Femme de qualité.

C'eſt-à-dire, répliqua l'Anglois, que nous allons aſſiſter à un bal maſqué?

Bravo, vous ſaiſiſſez la choſe au mieux, & vous en ſerez encore plus convaincu, quand je vous informerai que ce joli Monſieur, qui ſe pavane, & qui ne s'annonce que par le cliquetis de ſes breloques, & des airs de protection, ſort de chez un maître où il a pris ces tons. Il avoit un bon modèle; l'homme le plus fat, & le plus ſot, qu'il ſe fait gloire de copier.

Mais ce viſage de qualité! comme l'a-t-il attrappé? car il faut l'avouer, ſes yeux, comme ſon front, ne ſont nullement roturiers.....

Sa mère aura fait la sirène ; & quelque Seigneur aura donné dans la séduction. Les ténèbres favorisent tant de mystères différens, qu'on diroit que le soleil & la nuit se donnèrent le mot pour faire régner tour-à-tour la licence & la pudeur.

Et cette magnificence qui éclatte sur tant d'élégans que je vois ici, dure-t-elle long-temps ?....

Peut-être un seul jour. J'entrevois le Mont-de-Piété, qui attend leur dépouille ; c'est là que la plûpart de nos agréables vont déposer les marques de leur grandeur. On leur donne moitié de ce que valent leurs effets ; & des reconnoissances qu'on ne reconnoît plus, parce qu'on est hors d'état de les retirer. ....

Quelle bizarre alternative, qui excite tout à la fois le rire & la pitié ! Nos jeunes gens ne donnèrent jamais dans de pareils écarts ; leur caractère comme leur éducation les en garantit.

Mais vous ne dites pas qu'ils sont aussi lestes que les personnages de

Curtius. Toujours un œil morne, toujours la même attitude.

Quelle eſt cette perſonne qui nous regarde; ſans doute une femme de la première diſtinction ? J'en juge par tous les merveilleux qui l'environnent. — Point du tout, mais une femme en crédit, qui força l'entrée du temple de la fortune, & qui s'y gliſſa. Son origine, ſon eſprit, ſon nom, tout cela garde le plus grand *incognito*; mais ſa faveur eſt au plus grand jour. Les petits l'encenſent, les grands la viſitent juſqu'au moment où quelque chûte la remettra dans la foule, pour juſtifier l'inconſtance du ſort. — . . . . .

Et cette Prude en cornette platte, en habit brun, qui ſe promène d'un air diſtrait, ne ſeroit-elle pas une plaideuſe, ou quelque mijaurée qui affecteroit la ſingularité ? . . . . .

Voilà comme on ſe trompe; heureuſement tout ce qui ſe trouve ici, n'eſt pas de mauvais aloi. Il y a des métamorphoſes qu'on ne peut voir

ſans admiration. Celle-ci eſt occaſionnée par des malheurs, qui ont réduit cette Veuve eſtimable à ſe paſer de la ſimple modeſtie; elle a vendu ſon équipage, ſes habits, ſes bijoux, pour faire honneur aux dettes d'un mari diſſipateur; & ſe refuſant aujourd'hui preſque le néceſſaire, elle n'a d'autre richeſſe que ſa vertu. Elle promène ici quelquefois ſa philoſophie, ne s'affligeant que d'avoir perdu les moyens d'obliger.....

Vous ne touchez.... Voici une bourſe, pourroit-on la déterminer à l'accepter...

Ah! Mylord, avec de tels ſentimens, plutôt le parc de Londres, tout triſte qu'il eſt, que le Palais-Royal malgré ſa gaîté; l'on n'accepteroit point votre offre, & vous en aurez le mérite.... ſans qu'il vous en coûte rien — ....

Vous ne me ferez ſûrement pas le même éloge de ce babillard qui fronde ici près de nous, vos Artiſtes & vos Auteurs: que m'en direz-vous?...

Qu'il arriva l'an dernier, ne sachant s'il deviendroit marchand, Chirurgien, Auteur ; qu'il préféra le dernier parti, & que dans une nuit il eut de l'esprit ; que dans un jour il fit un livre, & que dès le lendemain il se déchaîna contre les Poëtes, les Orateurs, les Moralistes, les Historiens qui ont le plus de réputation. On le croit sur parole, & maintenant il est un Personnage dont le savoir a d'autant plus de Prôneurs qu'il est tout neuf ; il ne lui manque que de perdre l'accent de son pays & d'apprendre l'orthogtaphe. Bagatelle, pour un homme dont le génie a poussé si promptement, & qui ne désespère pas d'avoir un jour le fauteuil !...

Qu'appellez-vous, fauteuil ?...

Le trône des Auteurs, & tout simplement le siége qu'on obtient à l'Académie ; les uns à force de mérite, les autres par leurs importunités.... Qu'importe, au reste, comment on y entre, pourvu qu'on y soit bien assis, & qu'on puisse y dormir ?

Je suis impertinent dans ma manière de questionner ; mais votre politesse me rend importun. J'aimerois à connoître cette femme que j'entrevois dans le lointain. Levons nous, si cela vous convient ; & tout en nous promenant, nous en approcherons. — Son rire me paroît aussi modeste, que son maintien. —

C'est tout simplement la fille d'une fille ; mais qui honteuse des désordres de sa mère, voudroit les réparer. Elle vit décemment du peu que son travail lui rapporte, & sa sagesse n'est point un rôle étudié. Si elle se pare, ce n'est que par amour de la propreté : un Seigneur lui promit toutes ses richesses, & pour s'en débarrasser, elle chargea la vertu de lui donner son congé. La réponse fut fière : je l'ai lue.

Je parlois encore, lorsqu'un élégant dont les oreilles & les pieds offroient à la vue les boucles les plus extraordinaires, nous aborda ; il avoit

avoit un de ces chapeaux en forme de cloche, qui n'ont jamais bien coëffé perſonne ; un de ces gilets où les poches touchent preſqu'au menton. Il nous fit quelques calembourgs qui ſont toujours pitoyables, quand ils vont juſqu'à deux ; il nous répéta quelques bons mots qu'il fête toujours avec octave. Il diſoit à chaque phraſe, ma parole d'honneur : langage ordinaire à tous ceux qui n'en ont pas. Deux montres enrichies de brillans paſſoient ſucceſſivement entre ſes mains, une large bague flattoit ſon orgueil, lorſque ſon frère, honnête Procureur, vint à paſſer. Alors mon homme diſparut, pour éviter la honte de fraterniſer d'une manière auſſi bourgeoiſe. —

Nous rîmes beaucoup d'un Agréable, qui avoit des talons rouge, & point de ſouliers. Il étoit dans ſa mue, juſqu'à ce qu'une heureuſe chance au jeu lui rende ſon plumage & ſon orgueil.

Ces viciſſitudes, quoique ſingu-

lières, me semblent bien fréquentes parmi vous.... Oui, Mylord, l'année n'a que quatre saisons; mais pour un jeune homme à la mode, elle en a vingt-quatre. A chaque quinzaine, nouvelle manière d'exister pour le physique, comme pour le moral. On passe alternativement d'une mauvaise gargotte à la table d'un fin restaurateur; l'on étale tour à tour les livrées d'un luxe insolent ou d'une triste indigence; & dans le tourbillon d'une vie si variée, beaucoup d'heures ou l'on veut se tuer : c'est du moins un propos. Quelques femmes qui vivent d'une scandaleuse industrie, empêchèrent plus d'une fois nos élégans de mourir d'inanition. — ....

Ainsi leur fortune est sans appui. Ce vuide fait horreur — .....

A vous qui ne savez pas que la souplesse, & l'industrie font ici des terres en valeur. Le Public ne manque jamais, & c'est sur lui qu'on se fonde. Le Parisien est facile; avec des titres, des valets, on obtient

de lui ce qu'on desire, & sur-tout si l'on est arrogant. Le plus sot a des ressources, quand la vie en dépend. On en voit la preuve dans cet Agréable, qui porte le deuil d'un père encore vivant, à dessein de trouver du crédit; dans cet Abbé qui vient de subir l'inoculation, espérant qu'il feroit défiguré, & que ses créanciers ne pourroient plus le connoître.

Il existe outre cela des hommes de deux professions; il y en avoit un qui, Maître de Langue dans le Fauxbourg Saint-Germain, & Médecin dans le Marais, savoit doubler sa personne très-adroitement.

Nous avons aussi nos métamorphoses, me répondit, Mylord; mais nous taillons dans le vif. Ce ne sont pas des marionettes comme celles-ci, qui ne prêtent qu'à la plaisanterie. C'est, par exemple, un Cromwel qui devient Roi.....

De pareilles révolutions nous sont heureusement inconnues, & nous

aimons beaucoup mieux voir une femme décrépite se changer en nymphe élégante, un clerc de Procureur se transformer en Marquis, une Soubrette se donner pour femme de qualité ; que de voir un rebelle devenir tyran. Nos métamorphoses ne sont que divertissantes ; ce sont de jolies mascarades, que les modes ou les intrigues mettent sur la scène.

Telle est l'histoire de cette femme que nous avons déjà rencontrée sous les arcades, & qui, changeant d'amant, de nom, de quartier toutes les semaines est toujours ancienne & toujours, nouvelle ; qui pour se rendre encore plus bisarre, a des chiens d'hiver & d'été, & qui pour paroître encore plus jolie, ne manque jamais de se promener avec une laide qu'elle soudoie . . . .

Si cette mode peut prendre, voilà une ressource assurée pour les femmes disgraciées de la nature. . . .

Je vois qu'il ne faut qu'une promenade au Palais-Royal, pour apprendre bien des secrets, & pour y

devenir tout ce qu'on veut ; mais comment cela se fait-il ?

Par enchantement, n'en doutez pas . . . il y a des miasmes de charlataniſme répandus dans l'air, & il s'enſuit une métamorphoſe, un phénomène, un prodige ; on s'ennoblit ; on ſe ſpiritualiſe, on ſe rajeunit ; & rien ne coûte au génie qui nous traveſtit, quand nous voulons être quelque choſe. Il y en a qui ſe trompent dans leurs calculs, & qui finiſſent d'une manière qu'on peut appeller ſurnaturelle.

Mais, approchons-nous de cette Prude ; il ne lui en a rien coûté, que quelques aulnes de taffetas brun, qu'un air refrogné, qu'un évantail noir, qu'une cornette ſans prétention ; pour avoir droit d'inſulter toute la terre, pour ſe croire un prototype de vertus. Tout ce qui paſſe devant elle, ne ſera point épargné. Vous l'entendrez dire que celle-ci n'a point payé ſa parure, que celui-là ſort de priſon ; & quant à cet homme ſi mal vêtu,

ce ſont des procès & des projets qui l'ont conſumé. Toujours au moment de palper un million, il ne trouveroit pas une obole.

Eh bien! me dit Mylord, tout cela vous fait des fonds de comédies, & c'eſt ici que ceux qui travaillent pour vos ſpectacles, viennent ſans doute eſquiſſer leurs portraits. Croyez-vous, par exemple, que ces jeunes gens moitié gris, moitié noirs, & qui me paroiſſent flotter entre un bénéfice ou une épouſe qu'ils pourſuivent, ne prêtent pas à la bonne plaiſanterie? Comme votre Moliere en eût fait une pièce intéreſſante!....

Oh! j'en conviens, tout eſt ici pièce à tiroir, étourderies, myſtères, intrigues, ſingularités, autant de ſujets propres à réjouir la Ville & les Fauxbourgs. Les Drames mêmes naiſſent ici; & lorſqu'ils ont pris tous les ſymptomes d'une tendreſſe douloureuſe, on les produit ſur les théâtres....

Effectivement, je crois voir en face

de nous quelques Beautés larmoïantes, & quelques ſoupirans qui les accompagnent; ils en ont au moins le coſtume..... C'eſt le reſte d'un enterrement, & qui vient ſe débarraſſer ici des idées lugubres; on les ſecoue le plutôt qu'on peut, & je ne connois de perſonnages inconſolables, que des avares qui ſont obligés de perdre ou de donner.... Comment! l'amour n'excite point dans Paris quelque triſteſſe incurable?...

Il y a long-tems que nous ne connoiſſons plus que des amourettes. On ſe dédit de la paſſion la plus violente dans l'eſpace de vingt-quatre heures, comme on ſe dégoûte d'une coëffure; le cœur & les yeux veulent toujours du nouveau. Ce fut affaire de convention entre les deux ſexes, & perſonne ne s'en plaint. Il ſeroit beau voir un François filer l'amour, ainſi qu'un Eſpagnol! On avoit jadis des paſſions ſi longues, qu'il eût fallu trois ſiècles bout à bout pour les ſatisfaire; maintenant on ſe dépêche d'ai-

mer, comme de vivre, & par ce moyen les cœurs se métamorphosent ainsi que les personnes.

Cela s'appelle aimer à la manière des oiseaux, dont les amours ne durent qu'un printems.

Mais l'on se fait une réputation d'homme volage & léger; chose d'autant plus blamable, disoit Pope, qu'il n'y a que la solidité qui donne de la considération, & qu'il faut des années pour en acquérir....

Nous sommes ici bien plus lestes. Voyez, par exemple, nos jolis Auteurs, nos aimables Poëteraux, sortant de leur coque, comme le ver à soie, voltigeant autour du parnasse sans jamais y entrer & se faisant néanmoins des réputations au bout de quelques jours. — Eh, que disent vos Hommes de génie de ces attentats faits à la gloire?

Ils s'en amusent, ils croient voir une pièce où le valet se travestit en Seigneur. Ils savent qu'en faisant une Epigrame, on a droit de fronder l'u-

nivers, & que si l'on a l'honneur d'être placé dans le *Mercure*, on se croit au pair des Académiciens.

Mais je vois qu'il y a peu de personnes parmi vous, que le mérite métamorphose utilement.

Pardonnez-moi, j'en connois plus d'une à citer; témoin, cet homme à lunettes qui lit attentivement. C'est un être que la gloire a pris par la main, & qu'elle a fait connoître. Il n'avoit de liaison qu'avec la science, qu'avec la modestie; & des gens éclairés lui ont procuré un emploi qu'il remplit avec éclat.

Un pareil individu, semble un être céleste en comparaison de ces audacieux qui croissent en orgueil, à proportion de leurs bassesses; & qui des mémoires les plus flétrissans, s'en feroient volontiers des habits, pour que chacun les lût : en comparaison de ces petits brocanteurs de bénéfices qui se glissent dans les meilleures sociétés comme des vents cou-

lis ; & qui laissent à douter comment ils ont entré . . . .

Mais ce qui me réjouit le plus, dit Mylord, c'est ce Charbonnier qu'on me montra l'autre jour, & qui par le moyen d'une femme riche qui l'idolâtre, est devenu blanc comme un cygne, & se donne maintenant les airs de Marquis ; c'est cet Abbé qui prend le costume d'un Capitaine de Dragons, lorsqu'il va trouver son Confesseur ; pensant qu'un habit d'Officier est un excellent passe-port pour ses péchés.

Nous allâmes continuer notre conversation près d'un homme qui étoit le plus déguisé du lieu ; un brave Procureur qui contrefaisoit l'homme de bien, pour engager dans un procès une femme qui arrivoit de province, & qui l'écoutoit comme un envoyé du ciel ; il ne lui parloit que probité.

On nous fit voir un Abbé, que l'amour de la solitude avoit rendu

TAYLOR INST. OXFORD

l'homme le plus érudit. Il venoit à la dérobée prendre une demi-heure de récréation, pour aller ensuite se concentrer au milieu des *in-folio*.

C'est lui qui jadis livré au tourbillon du monde, avoit cru devoir troquer les futilités du siècle, pour des sages réflexions; & qui se trouvoit à merveille d'un pareil marché. Il paroissoit un homme gothique entre mille petits individus qui ne méritoient pas de l'approcher. C'est un aigle, me disoit Myloud, parmi des Roitelets.

Nous joignîmes un Magistrat dont l'éloquence nous ravit; & cela nous dédommagea des futiles propos qu'on entendoit de toutes parts. Il n'y a pas de conversations aussi décousues que celles du Palais-Royal. Toujours nouveaux visages, & toujours nouveaux sujets de discourir; aussi peut-on dire avec raison, qu'il n'y auroit rien de plus bizarre & de plus curieux qu'un livre où tout cela seroit rassemblé.

Mais ce qui nous révolta, ce furent

quatre-vingt mille livres de rente sous un pourpoint qui ne valoit pas une pistole. Le malheureux qui les avoit, prêtoit encore à la petite semaine, & n'osoit manger dans la crainte de mourir un jour de faim. Il alloit dévorant des yeux tous ceux qui étoient bien habillés, & se plaignant du luxe dont il paroissoit offusqué.

Un neveu prodigue le suivoit & sembloit lui dire : j'ai placé toutes mes sottises sur ton coffre-fort, & je pense bien qu'en s'ouvrant il les acquittera. Mais à force de se réjouir, quoiqu'il n'eût que vingt-sept ans, il étoit plus décrépit que le vieil usurier. C'est ici la mode; les jeunes-gens escomptent leur jeunesse, de manière que la vieillesse les atteint avant la virilité. Ils ne digèrent plus, ils n'oseroient souper; & l'on diroit, en les voyant, que ce sont des ombres qui ne font que passer.

Mais l'objet qui termina nos réflexions, & qui nous sembla le plus divertissant de la soirée, fut une Pro-

vinciale, que des réjouiſſances publiques avoient attirée dans Paris. Ne trouvant perſonne qui voulût lui donner la main, à raiſon d'un mari bourru qui ne conſentoit point à ſon départ, elle fit donner quelques leçons de danſe à un joli porte-faix, après l'avoir fait richement habiller. Elle arriva, toute glorieuſe d'avoir un Ecuyer; & pour completter la métamorphoſe, elle loua nuitamment, & très à la hâte, une robe tiſſue d'or & d'argent, où l'indécence avoit brodé tous les volatiles & tous les quadrupèdes, dans des attitudes ſi révoltantes, qu'un œil chaſte n'oſoit les fixer.

C'eſt dans cet accoutrement qu'elle parut à un bal paré; & c'eſt alors qu'un Plaiſant lui dit: Madame, nous ne connoiſſons que ſept péchés mortels; mais il y en a ſur votre robe plus de cent.

Elle regarde, & toute effrayée de voir des rapprochemens d'animaux, qu'on ne pouvoit ſoupçonner, ſes

pieds, plus agiles que des ailes, la transportèrent loin de la salle, où chacun s'amusoit à ses dépens.

La voilà, dis-je à Mylord, qui passe, en grand noir, ne voulant plus porter d'autre robe que de cette couleur, dans la crainte, sans doute, d'y être encore attrapée.

Son Ecuyer étoit devenu son laquais; il est juste qu'on reprenne son état.

Mylord, quoiqu'Anglois, rioit à gorge déployée; & il étoit ravi de voir que sans être au théâtre, il trouvoit la comédie; mais, il ne put revenir de sa surprise, lorsqu'au moment où il me disoit: le spectacle seroit complet, si nous avions la tragédie: j'apperçus une Elégante, qui plaidoit en séparation contre un mari bisarre, dont la conduite étoit inouïe.

Elle se plaignoit sur-tout, de ce que voulant l'obliger à traire les vaches à la Terre dont il étoit Seigneur, il l'avoit enfermée trois jours & trois

nuits dans une étable, pensant que la soif & la faim, l'obligeroient à prendre ce parti. Une fille de condition ainsi vexée ! une petite maîtresse, qui ne trouvoit jamais un appartement assez bien meublé ! une élégante, dont la délicatesse exigeoit les plus petits soins ! on présume quelles furent sa rage & ses larmes. Tout le Village, instruit de cette scène, se déclara l'accusateur du tyran. Elle avoit pris le lait tellement en grippe, que la vue d'une bavarroise la fit tomber en syncope ; & c'est à ce sujet qu'on nous raconta son histoire : les grands événemens par les petites causes.

Nous terminions le chapitre des Métamorphoses, lorsqu'un Aventurier, qui avoit exercé quatorze états différens, & tous diamétralement opposés, nous souhaita le bon jour. Son génie, comme le verre à facettes, étoit un multipliant ; il avoit tant appris de choses, qu'il ne cessoit de raconter : mais, outre que sa mémoire étoit une bibliothèque renver-

ſée, le flux de ſes paroles l'empêchoit toujours de finir une hiſtoire ; il nous parla de Gédeon & de Waſingthon, comme s'ils étoient contemporains.

Je voyois que Mylord eût voulu tranſporter le Palais-Royal à Londres, tant il le trouvoit récréatif ; mais, il convenoit qu'il n'étoit que cohue, lorſqu'on n'en ſavoit pas les hiſtoires. Il eût deſiré qu'on lui eût appris les intrigues ſecrettes des différens Promeneurs : mais je lui dis, alte-là. . . . .

Je ſuis trop peu curieux d'apprendre les intrigues du tems, & trop honnête pour les révéler. — Des ſecrets confiés à la nuit, doivent demeurer dans les ténèbres. C'eſt ſe rendre criminel de leze-ſociété, que d'aller chercher dans les conſciences, comme dans les familles, des anecdotes, que l'amour de nos ſemblables doit enſevelir pour jamais.

Je me ſouviendrai toujours de ce qu'une femme de la Cour diſoit à ſon neveu, dont l'ame inclinoit vers

la ſatyre : vous avez trop d'eſprit pour être méchant.

C'eſt effectivement en manquer, que de s'exercer ſur une matière qui rend l'homme le plus ſot éloquent. On a toujours de l'eſprit, quand on ſe permet de tout dire.

Une pluie qui ſembloit tamiſée, tant elle étoit fine, nous diſperſa, & nous apprit qu'il en eſt d'un beau jour dans Paris, comme du ſerment d'une coquette, auquel il ne faut pas ſe fier.

LES PRONEURS.

Troisième Entretien.

Il est dans le cours de la vie des journées languissantes qu'on abandonne à l'insouciance, & conséquemment à l'oisiveté : on traîne son ame ; & c'étoit ma situation lorsque je me rendis à ce Palais-Royal, qu'il faut au moins visiter une fois le jour, si l'on ne veut heurter ni la mode, ni le bon ton.

J'y pris une chaise, n'ayant pas le courage de me promener. Une Comtesse, née à Varsovie, se trouve assise près de moi, m'adresse la parole, & me fait une question qui en amene une autre. Elle étoit singulièrement instruite ; & notre conversation s'anime de manière à me causer le plus vif intérêt : mon esprit revient à lui-

même ; mon ame ſe réveille ; je m'apperçois d'une curioſité qui n'avoit rien de commun avec le bavardage, & qui acheva de me perſuader que le ſexe, aimable en tout pays, s'applique en Pologne aux connoiſſances utiles.

Après différens propos, nous en vînmes à l'eſprit qui régne aujourd'hui dans nos ſociétés. Notre aimable Etrangère, me dit toute étonnée ; plus je les fréquente, & plus je vois que la manie de ſe louer ſoi-même, eſt devenue votre péché mignon. L'orgueil perce à travers des équivoques & des bons mots ; dont vos hommes du jour me paroiſſent extrêmement avides . . . . .

Il ſeroit ſans doute étonnant, lui répondis-je avec ingénuité, que nos propos ne ſe reſſentiſſent point de notre légéreté. C'eſt moins la vanité que le défaut de réflexion, qui nous fait commettre de pareilles indiſcrétions, quoique nos beaux eſprits aient toujours été friands d'éloges. Il y a quelques années qu'on avoit des prôneurs, au-

trement des troupes légères, que l'orgueil mettoit en avant, pour faire des réputations; mais soit qu'il ne s'acquittassent pas de leur commission avec assez de chaleur; soit qu'ils exigeassent trop de reconnoissance; & de remercîmens; on a pensé qu'en se louant soi même, il en coûteroit beaucoup moins, & qu'on seroit beaucoup plus sûr de son fait....

De-là, parmi tant d'Auteurs différens, ce jargon de fatuité que l'homme modeste a peine à comprendre, & qui les rend insupportables dans le commerce de la vie. Il y en a peu qui ne vous parlent de leurs ouvrages avec l'enthousiasme d'un amant pour le portrait de sa maîtresse: rien de plus beau, rien de plus merveilleux. Celui-ci prétend que tout le feu du génie se trouve dans un drame qu'il va faire paroître; celui-là, que personne au monde n'a mieux traité le sujet qu'il a choisi pour la matière de son ouvrage; Tandis qu'un autre se targue d'un

mérite poſtiche, & n'oſe louer les hommes célèbres, dans la crainte que cela ne ſoit pris ſur les éloges qu'il s'approprie. Tel eſt l'uſage du jour. On trafiquoit du moins autrefois les louanges, & chacun y participoit; mais aujourd'hui l'on veut tout pour ſoi-même, & pour peu qu'un homme ſoit modeſte, il eſt étouffé par l'orgueil.

Ne croyez pas, m'obſerva l'aimable Etrangère, que nous n'ayons pas en Pologne une doſe de vanité; l'amour-propre ne trouve pas mal ſon compte dans un pays renommé pour ſes grandes richeſſes, pour ſes grands Seigneurs, & où l'éloquence républicaine ſe montra toujours avec avantage; mais tout perſonnage, quelque éminent qu'il puiſſe être, s'aviliroit à nos yeux, s'il oſoit ſe louer lui même. Je trouve dans cette conduite un ridicule mille fois moins excuſable que la ſtupidité; & j'aime encore mieux une bête de bonne foi, qu'un fat Ecrivain, qui ſe prévalant

de son mérite, prend toujours l'octave; ramène tout à lui, & paroît n'exister que pour s'admirer. . . . .

Cependant, Madame, vous êtes trop au fait de nos anecdotes, & de nos mœurs, pour ignorer qu'on a traduit plus d'une fois sur nos théâtres les petits orgueilleux, & nommément les Prôneurs : témoin cet Abbé, qui dans la pièce du Cercle, veut toujours lire son ouvrage, & se voit toujours interrompu. Il est obligé de remettre tristement son mérite dans un étui; de renvoyer à l'ordinaire suivant, les complimens qu'il comptoit savourer.

Malgré cela, je crains qu'une trop grande estime de soi-même, ne devienne un vice irrémédiable. Il y a depuis quelque tems une conjuration contre la modestie; & c'est le bel esprit qui a juré sa perte. — Les Nobles du tems de Boileau, ne cessoient de parler de leurs titres, & de leurs généalogies: aujourd'hui qu'on se met à l'aise du côté de la Noblesse, soit à

raiſon des fréquentes mésalliances qu'occaſionne la cupidité, ſoit parce qu'on ne met plus de différence entre le Gentilhomme & le Roturier: on fonde ſa gloire ſur des écrits. Idylles, poëmes, pièces de théâtre, eſſais, diſſertations, mémoires ſur les gouvernemens, plans d'éducation; voilà maintenant nos armoiries.

Tant il eſt vrai, s'écria notre charmante Polonoiſe, que l'orgueil ne ſe perd jamais. On diroit qu'il a ſes boutures comme l'œillet, & qu'il repouſſe de même. Mais du moins autrefois l'on avoit l'air de le fouler aux pieds.....

Encore ſi les prôneurs de leur propre mérite, laiſſoient aux autres le moment de parler; mais toujours occupés de leur gloire, ils dévorent en ſecret quiconque les interrompt. Rien de beau, que ce qui leur eſt réverſible: point d'eſprit, ſi l'on n'eſt leur panégyriſte, ou leur complaiſant; leurs paroles ſont des oracles;

leurs saluts des airs de protection : & s'il leur arrive, disoit Scaron, de donner une once de louanges, c'est pour en avoir une livre. Ils devroient au moins savoir que le *moi* dont ils se parent, & que Pascal a si bien rabaissé, ne convient à personne ; & que si la façon d'un livre donnoit le droit d'être impertinent, ce seroit une pauvre qualité que celle d'Auteur.....

Ce qu'il y a de fâcheux, reprit la Comtesse, c'est que nous les gâtons nous-même par l'enthousiasme avec lequel nous les recevons. Aussi ne manquent-ils jamais de s'accrocher à quelque Grand, & de le citer à tout propos, pour mettre le comble à leur orgueil.

Il est vrai que celui-ci n'auroit ni auditoire, ni réputation, si quelque Duchesse n'eût mis en vogue ses sermons que celui-là se morfondroit encore ; dans les anti-chambres, si son audace ne l'eût emporté sur son savoir ;

voir ; mais d'un pas ferme il s'avance, & laisse loin de lui les Ecrivains les plus méritans.

C'est-à-dire, qu'il faut oser aujourd'hui, pour parvenir ; je ne suis plus étonnée qu'un de vos Auteurs, qu'on m'a nommé, se soit adressé à lui-même une Epitre Dédicatoire qu'il supposa venir des pays lointains, & qu'il en ait fait la base de sa réputation.

J'ai remarqué qu'il y avoit aussi parmi vous, une manière de se vanter, qui, quoique muette, est plus forte que les paroles mêmes ; une morgue, que certains personnages affectent, & qui les empêche de rire & d'applaudir. Les meilleures choses leur semblent insipides ; dès quelles ne viennent pas de leur cru ; & ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que souvent ils n'ont ni savoir, ni goût, & qu'en se renfermant dans leur propre mérite, ils sont logés très-à l'étroit. Le fat qui prône ses talens, est peut-être encore moins ridicule.

Attendroient-ils une refonte de l'univers, qui le rendroit plus digne de leur ſuffrage & de leurs regards ? La gloriole eſt capable de toutes les illuſions ; je voudrois au moins avant que ce changement de ſcène arrive, qu'on créât parmi vous une Académie qu'on nommeroit celle des *Modeſti*. Il leur ſeroit ordonné par leurs ſtatuts de ne louer que le bien en général : abſtraction faite de tous les individus....

Ah ! Madame, cela n'exiſteroit que deux jours ; ou cela perdroit le nom d'Académie. Il eſt de l'intérêt de pareils corps de toujours ſe louer ; c'eſt un dédommagement du tort que peuvent leur faire les ſatyres & les envieux. Autrement, on ne verroit pas à chaque ſéance une caſſolette de parfums dont l'enivrante vapeur gagne tous les rangs. L'on a ſoin de faire intervenir juſqu'aux morts dans ces ſolemnités, comme s'ils étoient encore ſuſceptibles d'amour propre ; & ſi ce ne ſont

pas des fléches, des carquois, des vivres qu'on met ſur leur tombeau, comme ſur celui des Sauvages; c'eſt au moins avec des phraſes recherchées, & des expreſſions auſſi rares qu'exquiſes, qu'on a ſoin de cajoler leur mémoire....

Vos ſociétés maçoniques ont bien profité de ce ſéduiſant exemple. C'eſt à qui ſera l'orateur d'une loge pour louer éperduement tous les frères, & ſur-tout le *vénérable*. J'ai lu quelques-uns de leurs diſcours, & j'ai peine à concevoir juſqu'à quel point ils ſe préconiſent. Un Maçon eſt un Dieu, leur ſociété un Ciel; & comme dans l'Alcoran, tout ce qui n'eſt point initié à leurs burleſques cérémonies, eſt un profane, & quelque choſe de pis....

Eh, que diroient-ils pendant des heures entières, s'ils n'avoient cette reſſource? Mais pour vous prouver combien l'on aime aujourd'hui les éloges, & comme dans ce genre on ne ſe refuſe rien; voici un fait qui

ne ſera pas hors de propos, & qui quoique ſingulier n'en eſt pas moins vrai. Il s'agit d'un Poëte ridicule, qui fortement infatué de ſes œuvres, s'aviſe de faire la Comédie la plus platte, & la plus mal conçue ; & qui ne pouvant obtenir les ſuffrages du public, veut les avoir à force ouverte. Il prie des Officiers Suiſſes, qui ſe trouvoient en garniſon dans la ville où ſe paſſoit la ſcène, de ſe placer au parterre, & de s'y rendre tellement maîtres des langues & des mains, qu'il n'y ait que des applaudiſſemens, & des éloges.

On les vit en conſéquence diſperſés de tous côtés, menacer d'un air de courroux, quiconque feroit mine de ne pas approuver. Leur ſabre flamboyant, n'étoit pas moins redoutable que leurs regards ; & la pièce eût d'autant plus de ſuccès, que des Grenadiers ſe mirent de la partie ; & qu'en relevant leur mouſtache, ils diſoient moitié grondant, moitié jurant ; *moi couper l'oreille du pre-*

mier drôle qui ne dira pas du bien du joli petit Comédie.

On préſume facilement, que les ſoldats burent amplement à la gloire de la pièce, & de l'auteur, & que dès la veille une pareille ſcène avoit eu grande répétition. La fin du ſpectacle faiſoit tableau. L'on ſortoit en foule, & tout le monde ſe trouvoit forcé par la circonſtance, d'exalter un ouvrage qu'on maudiſſoit intérieurement. Voltaire, lui-même, n'auroit pas reçu plus d'éloges; car les regards de la ſoldateſque, ſuivirent les ſpectateurs auſſi loin qu'il étoit poſſible, & ne permettoient pas le moindre ſourire.

Le même Poëtereau ne trouvant plus à qui lire ſes vers, brûlant néanmoins du déſir de ſe procurer cette délicieuſe jouiſſance; prit le parti d'entrer dans un corps-de-garde. Au mot de vers, on croit qu'il s'agit de verres à boire, & l'on demande du vin. L'Auteur ne ſe démonte point, en fait venir; & tâchant d'expliquer

de ſon mieux ce qu'il alloit lire, il ſut enfin trouver des Auditeurs. On penſe bien que ce ne fût pas ſans murmure, & que des juremens ſe mêlèrent plus d'une fois aux hémiſtiches ; ce qui rendoit cette ſcène extrêmement divertiſſante.

Tout ce que vous voudrez, diſoient continuellement les Soldats, pourvu qu'il nous ſoit permis de boire, & de fumer; & à chaque vers les taſades ſe ſuccédoient avec la plus grande rapidité.

Depuis ce moment ; le corps-de-garde devint ſon lycée. Il y va toutes les ſemaines débiter ſes poéſies ; de ſorte qu'on ne jure plus dans ce lieu qu'en rimant : mais il faut que l'Auteur boive, autrement il ſeroit ſaccagé. . . . .

Oh ! pour le coup ! je ne douterai plus du fol enthouſiaſme que peut inſpirer l'orgueil. C'eſt ici le dernier période de la vanité, & un trait qui manque au rôle de M. de l'Empirée dans la Métromanie.

D'après cet entretien ſur les Prô-

neurs, nous conclumes qu'à raiſon du changement qui s'opère ſans ceſſe dans les caractères, comme dans les habillemens, nous pouvions eſpérer le retour de la modeſtie. Eh ! qui ſait, diſions-nous, ſi elle ne deviendra point la vertu dominante du ſiècle prochain ?

Eh bien ! je ſuis sûre, s'écria la Comteſſe, qu'alors on ſe demandera l'un à l'autre ; ce que c'eſt qu'une pareille vertu, & qu'il arrivera que bien des Auteurs, dont la converſation ne roule que ſur eux-mêmes, paſſeront indubitablement pour ſtupides. Il eſt vrai qu'il n'y auroit rien de plus muet que l'homme vain, ſi l'on avoit aſſez de raiſon pour ne pas écouter ſes orgueilleux propos.

La Comteſſe que j'avois entendue avec le plus grand plaiſir, termina la converſation par obſerver que tout panégyriſte de lui-même, devroit au moins payer ſes Auditeurs ; comme jadis à Rome on payoit des pleureuſes.....

Mais, hélas! qui leur fourniroit des fonds pour y ſuffire! On ſait qu'Apollon eſt auſſi gueux que Plutus eſt opulent; que les Muſes voulant un jour ſe cottiſer, pour faire un pikeniq, ne trouvèrent dans leur coffre-fort que des feuilles de laurier, & qu'elles n'ont plus de crédit depuis cette époque.

Deux Seigneurs Polonois, abordèrent l'aimable Etrangère, dont le mérite étoit relevé par les plus beaux yeux; il fallut nous quitter, mais avec promeſſe de ſe revoir: quand? & dans quel lieu? je l'ignore; à moins que quelques tourbillons ne nous rapprochent: ſi ce ſont ceux de Deſcartes, je n'y compte guères; & ſi c'eſt le Fluide univerſel, j'y compte encore moins.

LES ANECDOTES.

QUATRIÈME ENTRETIEN.

VIVE le Palais-Royal, pour les rencontres. Il y avoit quinze ans que j'avois perdu de vue deux Militaires, extrêmement aimables, qui, après avoir parcouru l'Europe, visitoient l'Afrique; & l'autre jour ils s'offrent à mes yeux. Nous descendons, me dirent-ils en m'embrassant, du sommet des pyramides d'Egypte, & nous accourons dans ce lieu si vanté, où le plus heureux sort nous réunit.

On voulut tout se dire, l'on ne se dit rien : c'est ordinairement l'effet de ces sortes d'entrevues; il fallut nous regarder, respirer, revenir de notre surprise, & ensuite peu à peu la parole reprit son cours ordinaire.

& mille queſtions ſe ſuccedèrent à l'envi.

Nous ſoupâmes enſemble, en faiſant tout à la fois pétiller le champagne, & la gaïté, d'autant plus qu'après une auſſi longue abſence, notre rencontre avoit l'air d'une réſurrection. Les voyages avoient beaucoup ajouté à leur ſavoir ; & leur mémoire étoit une excellente bibliothèque à feuilleter. Des récits pyttoreſques me tranſportèrent dans les lieux qu'ils venoient de parcourir ; & moitié Africains, moitié Européens, nous eûmes la converſation la plus intéreſſante. Une cloche incivile, nous avertit qu'il falloit nous quitter : je n'oſe le dire ; c'étoit tout ſimplement l'*Angèlus*, qu'on ſonne à cinq heures du matin.

On ſe donna parole qu'on ſe reverroit le lendemain, & à l'heure fixée l'on ſe raſſembla : l'hiſtoire devint la matière de notre entretien, & après avoir inſiſté ſur ſon incertitude,

nous convînmes qu'il y avoit beaucoup moins d'infidélité dans les faits, que dans la manière de les raconter, & que cela dépendoit souvent de l'Historien qui, plus ou moins froid rendoit les événemens selon sa manière de voir & de sentir.

Ils me parlèrent des mœurs, & de la langue des Egyptiens; & comme ils me dirent qu'il n'y avoit rien de plus laconique que la manière dont ils s'écrivoient, je leur opposai une lettre de Jean-Jacques Rousseau, peut être la plus courte qu'il y eût jamais, pour leur prouver qu'en Europe on étoit aussi bref qu'en Egypte, quand on vouloit s'en donner la peine : voici le fait. Un original partit d'Angers, il y a environ dix-huit ans, & vint tout exprès à Paris en pentoufles, en robe-de-chambre, en bonnet de nuit, à dessein d'y connoître le philosophe de Genêve. Il prétendoit que cet accoutrement, qui lui donnoit par-tout l'air d'un voisin, le mettoit dans le

cas de trouver plus facilement des secours à ses besoins.

Aussitôt arrivé, il court frapper au tonneau du nouveau Diogène ; mais inutilement : on ne veut point se laisser voir ; & Madame Rousseau n'est pas plus flexible que le mari. Notre Voyageur prend enfin le parti d'écrire une lettre de quatre pages, où il expose son empressement, le sujet de son pélerinage, & où il conjure enfin Jean-Jacques, de lui dire oui, ou non.

Le lendemain, au milieu d'une grande feuille de papier blanc, il reçoit pour toute réponse..... non...

Vous conviendrez, Messieurs, qu'on peut donner un défi à tous les Egyptiens d'écrire plus brièvement. Vous vous trompez, me répondit un de mes amis, & s'il y avoit gageure, vous perdriez. Il y a un exemple d'une lettre encore plus courte de la part du Général d'un Ordre Religieux, qu'un de ses confrères

tourmentoit, pour obtenir la permiſſion d'aller à Rome, & auquel il ſe contenta de répondre en latin, *I*, qui veut dire allez.

Ma foi, lui dis-je, je ne m'y attendois pas; & cependant, pour ne pas demeurer en reſte, je vous en citerai une encore plus laconique. C'eſt un bon Capucin à qui l'on oſe écrire, en le qualifiant de Capucin indigne, & qui ſe contente de mettre, pour toute réponſe, un ſeul accent ſur l'*é*, & de renvoyer la lettre; ce qui ſignifioit Capucin indigné.

Nous partîmes de-là pour nous entretenir d'Anecdotes plus ou moins intéreſſantes; & notre converſation, que nous aurions juré devoir être extrêmement ſcientifique, fut tout-à-la-fois, inſtructive & puérile.

Tel eſt l'art de converſer: à moins qu'on ne diſpute, on paſſe rapidement d'un ſujet à l'autre, comme l'oiſeau qui ſautille de branche en branche, & qui ne ſe fixe pas.

Il étoit tout naturel que nous parlassions du Duc d'Orléans, Régent du Royaume; nous nous promenions dans un jardin qu'il avoit plus d'une fois parcouru, surtout la nuit, lorsque, fatigué d'un long travail, il y descendoit un moment pour se distraire.

Nos Voyageurs me rapportèrent à ce sujet, qu'il y trouva, sur les deux heures du matin, un personnage, dont il s'approcha; (le seul qui fût alors au Palais-Royal) mais si étonnant dans sa manière sublime de penser & de s'exprimer, qu'il ne pouvoit revenir de sa surprise.

Toutes les questions que je lui fis, raconta ce grand Prince à M. de Tressan, Archevêque de Rouen, son confident, m'attirèrent des réponses si frappantes, si supérieures aux idées mêmes des plus célèbres Philosophes, que je le crus un homme céleste: aussi lorsque je lui demandai qui il étoit, il me répondit, en s'éloignant: *Je suis le Christ.*

Le Régent voulut le ſuivre ; il ne le trouva plus : ce qu'il y a de sûr, c'eſt qu'il fut frappé toute ſa vie de cette ſingulière rencontre, & qu'il n'en parloit qu'avec un tranſport d'admiration.

Ils me firent auſſi part de l'Anecdote ſuivante. Dans une circonſtance où ce Prince avoit beſoin de la Cour de Rome, & où plus de vingt Evêques étoient dans ſon anti-chambre, relativement aux affaires du Janſéniſme, il envoya chercher le célèbre Père de la Tour, Général de l'Oratoire, qui traverſa la ſalle où ſe trouvoient tous les Prélats, qui fut le ſeul admis, & que le Régent n'entretint que d'eſtampes & de tableaux, juſqu'au moment où il le conduiſit à la porte de ſon appartement.

Comme on dit alors aux Evêques qu'il n'y auroit point d'audience pour eux, ils s'imaginèrent que le Prince ſe tournoit du côté des Janſéniſtes ; ils écrivirent au Pape qu'il ne falloit

pas l'irriter par un refus. Et c'eſt ainſi qu'un trait de politique fit prendre le change très-à-propos.

Le Père la Tour n'en fut pas la dupe ; & il diſoit confidemment à quelques amis : je compris tout-à-coup que le Prince me faiſoit venir, non pour moi-même, mais bien pour les Prélats.

Puiſqu'enfin nous ſommes ſur le chapitre des Anecdotes, me dirent-ils, il y en a une qui mérite, plus que toute autre, notre attention ; c'eſt l'hiſtoire de l'homme au maſque de fer, dont on a tant parlé, & qu'on ne peut débrouiller.

Dites la fable, leur répondis-je, & vous aurez tout-à-coup la ſolution de cette rêverie, qui ne s'eſt accréditée, que parce que Voltaire a voulu la rajeunir. Perſonne n'ignore qu'en niant volontiers tout ce qui ne venoit pas de lui, il étoit charmé d'avancer des faits, dont le récit pouvoit intéreſſer ſa vanité. Rien ne lui ſembloit plus doux que de pouvoir dire, je tiens cette Anecdote de tel Mi-

niſtre ; & cela n'empêche pas que ſon témoignage n'ait paſſé plus d'une fois pour ſuſpect : l'amour-propre emploie volontiers le menſonge.

Mais, premièrement, par quel haſard put-il arriver qu'on eut recours à un déguiſement auſſi extraordinaire qu'un maſque de fer, dans un tems où, ſelon Voltaire lui-même, l'Europe ne vit diſparoître aucun perſonnage important. Une pareille précaution devenoit ſans doute inutile à l'égard d'un particulier ou d'un inconnu.

Secondement, étoit-il poſſible qu'un homme pût exiſter ſous un pareil maſque, ſans que cela fût nuiſible à ſa ſanté, & même à ſa vie ? pour moi, je n'en crois rien ; & c'eſt le ſentiment de pluſieurs Médecins.

Troiſièmement, eſt-il à préſumer que pour étouffer une affaire, on eût pris le moyen de l'éterniſer ; & que pour dérober au Public la connoiſſance d'un particulier, on eût imà-

giné le ſtratagême le plus propre à exciter la curioſité ?

Quatrièmement, comment ſe perſuader que Louis XIV, dont l'ame fut toujours ſenſible, & magnanime, eût adopté la tyrannie de Louis XI, & qu'il eût voulu ternir ſon règne par un ſupplice de cette eſpèce, dont la ſeule idée fait frémir ?

D'ailleurs, ne ſait-on pas que la Baſtille eſt un ſéjour où l'on n'a beſoin que de l'épaiſſeur de ſes murs pour qu'un priſonnier y ſoit entièrement oublié ; & qu'il eût été beaucoup moins barbare, & beaucoup plus sûr, de faire périr le prétendu priſonnier au maſque de fer, que de le laiſſer vivre auſſi cruellement.

On le fait aller aux Iſles Sainte-Marguerite, de-là à la Baſtille, ſans qu'il ſe ſoit fait connoître ; & l'on veut que dans un pays où tout ſe dit, où tout s'imprime, ce ſecret n'ait point encore été révélé. Choſe vraiment impoſſible.

Cette Anecdote, dit-on, vient des gens les plus qualifiés : nouvelle raiſon de s'en défier; il exiſte une tradition d'illuſtres menſonges, & ce ſont les Grands qui, plus vulgaires que le Peuple même, quand il s'agit du merveilleux, les accréditent. L'un le croit, l'autre le répète; & cela ſuffit pour que cela ſoit conſigné. Je dirai toujours que la meilleure preuve contre cette hiſtoire, eſt l'hiſtoire même.

Mes deux amis finirent par me répondre, qu'il n'y avoit rien de raiſonnable à m'objecter, & que c'étoit éterniſer une hiſtoire que d'y joindre un maſque de fer. — Cependant, ajoutèrent-ils, la fable a ſi bien pris, qu'il ne faut pas ſe mettre en frais pour détromper ceux qui la croient comme un article de foi.

Ma concluſion fut que je m'en donnerois bien de garde, ne voulant point paſſer pour un ſot. — On ne heurte point impunément l'opinion du Public.

Nous rapportâmes d'autres Anecdotes ; car il nous sembloit que la journée ne pouvoit finir sans nous étendre sur ce chapitre.

On me raconta celle de Benoît XIII, ce bon Religieux Dominicain, qui tout étonné de se voir souverain Pontife, passa toute la nuit à demander au Signor *Antonio* son valet-de-chambre, s'il étoit bien vrai qu'il fût Pape.

Antonio, qui couchoit dans un cabinet près de son maître, & qui se mourroit de sommeil, fatigué de s'entendre continuellement appeller, finit par s'écrier, que votre Sainteté aille au-delà des monts, & qu'elle me laisse dormir, pour l'amour de Dieu.

Le Pape dès le matin raconta cette histoire à tous les Cardinaux, & ils rirent beaucoup de la réponse respectueuse du valet.

Cela nous conduisit à parler d'un livre d'Anecdotes, qu'on a donné depuis quelques tems, où l'on trouve

quinze pages entières de faits relatifs à Clément XIV., toutes tirées mot pour mot de l'histoire de sa vie, & qu'on dit tenir d'un Chevalier Anglois. Il faut avouer que ce plagiat est hardi; mais pour qu'on ne s'en défie pas, le plagiaire finit par combattre, sans fondement, l'Historien de Ganganelli, sur un article essentiel.

Il ose ensuite avancer, comme une chose certaine, que la Princesse de Wolfembutel, épouse du fils de Pierre-le-Grand, est morte il y a quelques années à Ivry-près-Paris, après avoir contrefait la morte à Pétersbourg, fait enterrer une bûche à sa place, & être venue en France dans le plus grand *incognito*.

Voici, ce que M. de Voltaire m'écrivit à ce sujet, l'année 1776: j'ai encore sa lettre. Je lui demandois des renseignemens sur ce fait, & il me marqua mot pour mot:

Quant a la prétendue veuve de l'infortuné Czarowitz, fils de Pierre le Grand, elle a passé quelques jours

chez moi cet été ; & on lui bâtit actuellement auprès de mon château une maison qui, probablement, ne sera point achevée.

Soyez bien sûr, Monsieur, qu'elle n'est pas plus la bru de Pierre le Grand, que le faux Démétrius étoit un successeur légitime au Trône de Russie.

Il est tout naturel de croire dans cette occasion M. de Voltaire, qu'on peut dire avoir été aux premières loges, pour connoître un pareil fait.

Mais, ce qu'on ne peut contester, me dit un de nos deux Voyageurs, c'est l'existence de Marie-Cecile, Princesse Ottomane, qui fille du fameux Sultan Achmet III, vit actuellement à Paris.

Eh ! que me dites vous-là, répondis-je, hors de moi-même. La fille d'Achmet, cet Empereur si célèbre, qui se mesura contre Charles XII & contre Pierre le Grand, qui perdit son Trône pour avoir manqué d'é-

craſer les Janniſſaires, & qui ſurvécut à ſa défaite, avec une fermeté qui l'égale aux plus grands héros ! la fille d'Achmet !

Oui, elle même. Elle naquit dans le Serrail l'an 1710 ; & deſcendue furtivement par une fenêtre dès l'âge de ſix mois, elle dut ſon évaſion & le bonheur d'être Chrétienne, à une Gouvernante, qui fut dans le plus grand ſecret tramer cet événement. On la tranſporta à Gènes où elle fut batiſée en préſence du Sénat ; & après dix années de ſéjour dans cette ville, elle partit pour Rome : elle y fut préſentée à Clément XI, par un parent d'Achmet qui s'étoit fait Chrétien, & qui s'y trouvoit alors. Déja altière, comme ſentant couler dans ſes veines le ſang ottoman, elle ne voulut point baiſer la main du Souverain Pontife ; diſant qu'elle étoit d'un rang à ne faire ſa cour à perſonne. On eut même toute la peine du monde à lui faire accepter un ta-

bleau de la Vierge, orné de diamans & de perles.

Le Régent la fit alors venir en France; on ignore quelles étoient ſes vues; elle y parut accompagnée de ſa Gouvernante, qui épouſa un Comte Salmoni, Génois. On la plaça dans un Couvent, où ce Prince lui-même la viſita deux fois. La Gouvernante mourut quelques tems après, laiſſant au Père Luc, Capucin, une ſomme conſidérable, pour l'entretien de la jeune Princeſſe, qu'il lui remit ſucceſſivement: elle devint la protégée de Monſieur le Duc de Condé, qui lui fournit un carroſſe, & qui lui offrit tous les jours ſa table. Elle eut un jour la fermeté de prendre un piſtolet qui ſe trouvoit ſur la cheminée d'un grand Seigneur, dont les propoſitions révoltèrent ſon honneur; & de lui dire; ne m'expoſez pas à faire un coup de ma tête; & laiſſez-moi ſortir.

Un autre fois, un plus grand Perſonnage

nage encore ; épris de ſes charmes ; & ſur-tout de ſa chevelure, oſa lui faire une déclaration ; elle en fut ſi piquée, qu'elle s'eſquiva ſur le champ : & que lorſqu'il lui fit dire par un Gentilhomme qui la ſuivoit, de bien ménager ſes cheveux, elle prit ſes ciſeaux, les coupa, les mit dans un mouchoir, & lui répondit : aſſurez le Prince, qu'à préſent ils ſeront bien gardés.

Il y a dans ces traits un héroiſme que je ne vois point dans les hiſtoires ; & cette Princeſſe, cette fille d'Achmet, aujourd'hui ſurvivant à ſes amis, languit dans Paris ſans avoir d'autre revenu, qu'une penſion modique des Economats, & ſans autre ſuite que ſon ombre, n'ayant pas même un ſeul domeſtique pour la ſervir.

Mais une grandeur d'ame à toute épreuve ; une force d'eſprit qu'on ne connoît pas dans ce ſiècle ; des vertus chrétiennes pour la pureté des motifs, ottomanes pour la fierté, lui

tiennent lieu de tous les honneurs, & de tous les biens.

Chaque fois qu'on frappe à ma porte, je crois dit-elle que c'est la mort, & je vas ouvrir; ne m'embarrassant point de quelle maladie je mourrai, si ce sera de la fièvre ou de la faim; persuadée que cela me conduira au Trône de l'Eternel.

Il faut dire que M. de Calonne, Contrôleur-général, dont l'œil s'étend sur les malheureux, l'a démêlée dans la foule, & lui a fait passer des secours. On voit dans sa physionomie, quoiqu'effacée par le tems, qu'elle a les traits de sa nation, & que sa naissance n'est point ordinaire.

Elle a eu le bonheur d'être présentée à Louis XV, celui de parler à Louis XVI, & d'avoir une longue entrevue avec Madame Louise.

Il n'y a réellement que Paris où des aventures aussi extraordinaires viennent aboutir. Ce seroit sans doute pour le Public, le livre le plus in-

téreſſant, ſi l'on pouvoit donner la vie des perſonnages qui, célèbres par des événemens, ou par des Ayeux, exiſtent actuellement au milieu de la Capitale dans le plus grand *incognito*, & vraiſemblablement dans une affreuſe misère. Les fictions qu'on réaliſe tous les jours ſur les Théâtres, & qu'on lit dans les Romans, n'auroient sûrement rien d'auſſi curieux.

Heureuſement nos deux Voyageurs n'étoient pas connus, & ils n'avoient rien à craindre de ces promeneurs importuns, qui viennent ſans ceſſe vous ſouhaiter le bon jour, & vous dire : mais, Monſieur, je vous ai vu quelque part ; comme ſi un homme qui exiſte ne devoit pas être au moins quelquefois apperçu.

Nous étions tous aſſis dans un coin, extrêmement occupés de ce que nous diſions, malgré ce murmure qu'on entend continuellement

dans Paris, & sur-tout au Palais-Royal.

Une Anecdote du Roi de Prusse ; ce Monarque dont le nom seul réveille tout à coup le respect, & l'admiration, me fit grand plaisir. Il y a plusieurs années, me racontèrent mes amis, que se trouvant à Breslau, il fut invité par le Cardinal Zinzendorf, alors Evêque du lieu, d'assister à la grand'Messe qu'il devoit célébrer ; c'étoit une Fête annuelle ; la cérémonie se fit avec pompe, & lorsque l'Eminence demanda au Roi ce qu'il pensoit du service des Catholiques, il lui répondit. Les Calvinistes traitent Dieu comme leur inférieur ; les Luthériens, comme leur égal : mais les Catholiques le traitent en Dieu. J'ai été frappé de la majesté de vos Offices.

De Breslau, nous passâmes à Grenoble ; c'est l'avantage de la conversation ; & nous discourûmes sur la singularité d'un fait arrivé dans cette

ville, il y a plus de cent ans. Un Valet-de-chambre de M. d'Amblerieu, Conseiller au Parlement, refuse d'épouser une nommée Bailli; fille d'un pauvre Corroyeur, parce qu'il lui arrive de lâcher un vent indiscret en sa présence. Le Conseiller veut consoler la prétendue d'un pareil affront, & il en tombe tellement amoureux, qu'il prend la place de son domestique, & qu'il devient réellement son mari : elle n'est rien; mais elle a des yeux superbes; mais elle a une taille de nymphe; mais elle est ravissante pour le caractère, & pour l'esprit. Tout le Parlement fait rage, tout Grenoble murmure; & elle n'en est pas moins Madame d'Amblerieu femme extrêmement intéressante, pour la conduite & pour la manière de penser.

Au bout de cinq ans notre Conseiller meurt, en faisant son épouse sa légatrice universelle. On crie à l'injustice; des parens avides réclament la succession; procès intenté, & pro-

roit dîné à dix heures du matin, & le lendemain à six du soir; pensant avec raison, qu'une assiduité monotone à satisfaire les besoins, nuisoit à l'effervescence du travail, & mettoit des entraves au génie.

Ces faits nous conduisirent insensiblement aux grandes distractions du célèbre Malebranche, qui profondément enséveli dans ses pensées, passa vingt-quatre heures sur un fauteuil les yeux ouverts, ne voyant ni celui qui lui apporta son dîner, ni celui qui lui fit du feu. Il ne sortit de cette espèce d'extase, que pour sauter d'une chaise à l'autre; en disant qu'on avoit besoin d'une récréation enfantine, quand on avoit la tête épuisée par le travail.

Piqué de s'entendre un jour nommer le grand benêt, il prit par la main celui qui le qualifioit si bien, le conduisit à sa chambre, & lui dit, en lui montrant un fauteuil. Voilà l'endroit où votre *grand Benêt* se dé-

TAYLOR INST. OXFORD

gageant de la matière & des ſens, a recherché la vérité qui nous conduit à voir tout en Dieu, & a fait l'analyſe des paſſions; l'endroit où votre grand Benêt fermant les yeux à la lumière corporelle, a vu l'ame par l'effort de ſes penſées, s'eſt élevé au-deſſus de lui-même, pour ériger un édifice purement ſpirituel ſur la ruine des corps, & a pénétré juſques dans le ſein même des intelligences céleſtes.

Il jouoit aux épingles avec des enfans de chœur, quand Mylord Codrington, vint le voir dans la maiſon de l'Oratoire de Saint-Honoré, & c'eſt alors que l'Anglois s'écria : je vous trouvois admirable dans vos Ecrits, mais depuis que je vous vois vous rapetiſſer de la ſorte, vous êtes bien plus grand à mes yeux.

Ce Mylord demeura deux ans conſécutifs à Paris, ne voyant que ſon appartement, & le P. Malbranche, afin de lui prouver qu'il n'étoit venu en France que pour le voir : c'eſt bien Anglois.

L'exemple du Philoſophe, juſtifie les Auteurs qui écrivent des Livres ſérieux, & qui ſont enjoués dans la ſociété. Un perſonnage qui reſſembleroit à ſes Livres, dans la manière de converſer, ne ſeroit ſouvent qu'un pédant. L'heure d'écrire, eſt celle du travail, diſoit Huet Evêque d'Avranches, & l'heure de converſer eſt le moment de la récréation; & ſans doute il eſt étonnant que la plupart des perſonnes ne ſachent pas en faire la différence.

Quoique ce ne ſoit plus la mode de parler des Revenans; des anecdotes en ce genre remplirent notre loiſir. Ce fut à qui raconteroit la plus originale, & la plus burleſque. Un de nos deux Voyageurs, nous dit que le Chancelier de Louis XI, Miniſtre ſervile d'un auſſi mauvais Prince, fut regardé par tous les Habitans de la ville de Tours où il expira, comme la proie du Démon; que ſa maiſon, depuis cette époque, paſſe pour la maiſon du Diable; qu'il y a ſur-

tout une chambre, encore meublée, qu'on n'oſe juſqu'à ce jour habiter ; & que cependant un boſſu, fils d'un homme de condition, ſurpris par un violent orage, eut le courage d'y paſſer la nuit.

On ajoute, qu'il y vit une danſe en rond ſe former par un nombre de diablotins, qui ſe tenoient tous par la main ; que les ayant joint d'un ait dégagé, on lui enleva ſa boſſe pour l'accoler à la cheminée ; que dès le lendemain toute la ville hors d'elle-même, de voir le jeune homme le plus contrefait, auſſi-bien redreſſé, fit éclater ſa ſurpriſe & ſa joie ; qu'un autre Boſſu dans l'eſpoir d'une même faveur, ſe gliſſa trois jours après dans le même lieu ; que lorſque minuit ſonna, l'heure ordinaire des ſortilèges & des ſorciers, la danſe reprit ; que l'Etranger s'avanca, & que ſoit que les Démons n'aiment pas à faire un acte de bienfaiſance deux fois, ſoit que des manières trop libres les

euſſent irrités, ils lui appliquèrent ſur l'eſtomac la boſſe qu'ils avoient enlevé la veille, & qu'il en eut deux. Sa ſurpriſe égala ſon chagrin.

L'on trouve cette fable conſignée dans les Annales du tems, & comme une hiſtoire qu'on ne peut révoquer en doute, ſans attaquer la Religion.

Cela nous rappella la réponſe d'un Récollet, à M. de la Wiſclede, Secrétaire de l'Académie de Marſeille, lorſqu'il lui récitoit les vers ſuivans, ſur le tiby, petit morceau d'ivoire, ou débène, que les Récollets emploient pour attacher leur manteau.

Je chante un ſacré gueux dont l'orgueil ſéraphique
Dédaignant du crochet l'uſage tyrannique,
Et cherchant dans l'Ebène un ornement nouveau
D'un tiby triomphant enrichit ſon manteau.

Oh! s'écria le Religieux, c'eſt ſapper notre Ordre par ſes fondemens, & M. de la Wiſclede repliqua: ce ſeroit tout au plus le prendre à la gorge.

M. de Belſunce, Evêque de Marſeille, me conta cette hiſtoriette de la manière la plus divertiſſante. — Il avoit plus que perſonne le talent de narrer. On ſait que jamais hiſtoire de revenant n'alla ſeule, & que c'eſt un récit preſque toujours intariſſable.

Auſſi raconta-t-on la chimère de l'ancienne famille de Tibergeau, qui prétend que dans un Château ſur les confins du Maine & de l'Anjou, un ancien & reſpectable Officier de ce nom, apperçut de ſon lit une table ſe dreſſer d'elle même, ſe couvrir d'une magnifique argenterie, au moment que parut un ſuperbe buffet; & qu'alors nombre de convives ſe raſſemblèrent pour ſouper.

Ils étoient polis; ils invitèrent le Maître du lieu à ſe lever, pour prendre place avec eux; ce qu'il fit, après leur avoir repréſenté que le jeûne des Quatre-tems l'empêcheroit de manger, ce qui lui attira cette ré-

ponſe ; gobe , gobe Tibergeau ; à double jeûne , double morceau.

Mais ayant fait le ſigne de la Croix, tout diſparut , excepté l'argenterie.

Cette aventure eſt imprimée , je l'ai lue , & plus d'un parent de M. de Tibergeau n'oſeroit en douter.

Ma réflexion fut que les campagnes & les châteaux étoient d'une ſolitude effrayante, depuis qu'on avoit perdu la trace des Fées , & des revenants , qu'il n'y auroit pas de mal de les renouveller , pour peupler les forêts & tous les lieux déſerts ; que d'ailleurs , je croyois qu'il y avoit des eſprits revêtus de corps aériens , & que les anciens qui du côté du génie nous valoient bien, ne craignoient pas de l'affirmer ; mais aujourd'hui ſous prétexte d'une nouvelle philoſophie qui n'a ni principe , ni objet , on nie tout ce qu'on ignore , parce qu'on ne veut pas convenir qu'on ne ſait rien.

Nous obſervâmes que ſi l'on pouvoit

demander aux Anciens, pourquoi ils croyoient aux Revenans, on pourroit auſſi nous demander pourquoi nous n'y croyons pas. Cette croyance, générale chez toutes les Nations, ſert au moins à prouver l'immortalité de l'ame. Si l'on ſe fût perſuadé que tout finit avec nous, comme certains beaux eſprits qu'on érige en Philoſophes ſe plaiſent à le débiter, les Anciens n'auroient eu garde de prêter l'oreille aux hiſtoires des Revenans.

On ſait que Pline, dans ſes Lettres, cite un fait concernant le Philoſophe Athenodore, qui mérite d'être lu.

Il nous parut que des Anecdotes plaiſantes devoient trouver place dans notre converſation; & dès-lors celle de la Marquiſe de Couſerans, à qui l'on vient dire qu'un cheval de fiacre mangeoit un de ſes laquais, nous amuſa beaucoup. Comme elle étoit exceſſivement originale, & qu'elle vouloit briller à peu de frais, une

botte de foin, qu'on avoit affublée d'une redingotte, d'une perruque, d'un chapeau, tenoit lieu, derrière sa voiture, d'un second valet; & cette histoire, toute incroyable qu'elle est, eut, du tems de la Régence, tout Paris pour témoin.

C'est elle qui, pour n'avoir point le désagrément des portes ouvertes pendant l'hiver, avoit imaginé d'employer des ramoneurs, qui descendoient & remontoient par la cheminée quand il falloit apporter les plats.

Les quiproquo, dont l'ignorance des langues devient si souvent l'occasion, donnèrent lieu à différentes histoires qui, vraies ou fausses, n'en parurent pas moins amusantes; & sur-tout celle qu'occasionna un titre latin qu'on trouve dans la Règle de Saint-Benoît, à l'article *de coquina Abbatis*, qui veut dire la cuisine de l'Abbé, & qu'un Novice prenoit tout bonnement pour *la coquine de l'Abbé.*

Nous ne nous demandâmes point, ni quand, ni par qui, ni dans quel lieu les hiſtoires que nous racontions étoient arrivées; car il faut convenir qu'il y a des perſonnes biſarres à ce ſujet. On ne peut leur raconter un fait, qu'auſſi-tôt elles ne veuillent ſavoir les noms, les ſurnoms, les dates, les lieux; comme ſi un homme qui compoſeroit une hiſtoire ne pourroit pas ſuppoſer un nom; & comme ſi un récit en ſeroit moins plaiſant, parce qu'il ſeroit imaginaire.

Nous obſervâmes très-judicieuſement qu'on ne doit jamais mentir; mais que des hiſtoriettes racontées à deſſein d'égayer la ſociété, ne ſont pas des menſonges. D'ailleurs, depuis que le monde exiſte, on ne peut rien inventer qui ne ſoit arrivé: il n'y a de différence que dans les circonſtances. Mais les petits génies ont toujours pour réponſe à tout ce qu'on leur dit: *ſe non vero bene trovato*: réplique tellement uſée, qu'on ne devroit plus s'en ſervir.

Nous ajoutâmes à ces remarques une autre vérité, c'eſt que plus on eſt borné, moins on eſt crédule, par la raiſon qu'on eſt plus ignorant, & conſéquemment plus méfiant. On craint toujours d'être trompé; dès qu'un fait ſort de la ſphère ordinaire, il paſſe pour apocryphe aux yeux des perſonnes ſimples. Tout les étonne, diſoit Boileau, & tout leur ſemble hors de propos.

Cependant, que de choſes vraies qui ne ſont pas vraiſemblables!

Les Cauſes célèbres forment elles ſeules un recueuil de faits, qui paſſeroient à coup sûr pour controuvés, ſi l'on n'avoit la preuve en main.

Je voudrois, dis-je, à cette occaſion, qu'on tînt un Regiſtre des événemens les plus extraordinaires, arrivés chez les différens Peuples de l'Univers; on ſauroit que l'hiſtoire du genre-humain eſt un répertoire de folies & d'originalités.

La manière de faire le bien.

Cinquième Entretien.

Le matin rappelle les Promeneurs, ſurtout dans Paris, où la diſſipation eſt néceſſaire à la ſanté : auſſi nous faut-il un Palais-Royal, qui réuniſſe tous les âges, toutes les conditions, & qui ſerve d'aſyle aux oiſifs comme aux gens laborieux. Je venois de m'y rendre, lorſqu'un Abbé, plein de connoiſſances & de vertus, s'empreſſa de m'aborder. Il n'eſt bénéficier que pour l'avantage des malheureux ; & ſa converſation, vraiment intéreſſante, a toujours quelque point de morale pour objet.

Nous trouvâmes des Liſeurs de papiers publics, qui venoient chercher, pour la journée, leur proviſion

d'esprit; des femmes échevelées, dont l'existence nous sembla soumise aux caprices du Public; des Etrangers, que leur gravité rendoit presqu'immobiles; des commis, qui, la montre à la main, épioient l'heure des bureaux; des usuriers, qui déjeunoient en poste pour courir achever la ruine de quelques jeunes faiseurs d'affaires; des joueurs qui, jurant encore, sortoient d'un tripot.

Après nous être parfumés d'un excellent café, dont nous savourâmes avec réflexion la vivifiante liqueur, nous entrâmes en conversation sur les misères humaines, & sur la manière de les soulager. Je commençai par louer la générosité des Anglois, quand un Négociant de Londres dit à son voisin, il nous fait trop d'honneur. L'ostentation n'a que trop souvent gâté le mérite de nos belles actions; de sorte que nous ne sommes généreux, que lorsqu'on ouvre une souscription: alors l'enthousiasme nous saisit, au lieu qu'en silence, &

de ſang-froid, nous devenons Hollandois; nous calculons.

Sans être partial, répliqua l'Abbé, je crois qu'il n'y a que la Religion chrétienne qui oblige noblement, en ce qu'elle exige qu'on donne avec célérité, qu'on donne avec joie, qu'on donne ſans aucun retour ſur ſoi-même! mais où ſont ceux qui ſe pénètrent de ces ſublimes préceptes?

L'attachement aux richeſſes, fut la plus grande punition que le Ciel pût infliger aux Riches. On ne connoît plus ces envois ſecrets, où l'indigent recevoit des ſecours inopinés, ſans en deviner la ſource; on ne ſoulage plus le prochain, qu'en oſant l'humilier: plus de nobleſſe dans les procédés; plus de libéralités proportionnées à la qualité de ceux qu'on oblige; & ce n'eſt qu'après informations ſur informations qu'on donne enfin un foible ſecours, qui a l'air d'être arraché. . . .

Encore s'il n'y avoit que les avares coupables de cette parcimonie; mais

des hommes vertueux marchandent avec la Religion même, pour moins donner; & quoiqu'ils regardent le pauvre comme l'ami de Dieu, ils seroient fâchés d'entrer pour un tiers dans cette sublime amitié !

Ce malheur, lui dis-je, ne tient que trop souvent à la petite dévotion, elle qui va jusqu'à faire violence au texte de l'Ecriture, pour restreindre les libéralités; prétendant que l'endroit où il est dit : Heureux celui qui est attentif aux besoins du pauvre, signifie qu'il faut bien discerner, pour ne pas se méprendre en faisant l'aumône. Rien n'arrête les bienfaits, comme la crainte d'être trompé. Avec cette méfiance, quelquefois raisonnable, mais toujours poussée trop loin, on se dispense, le plus facilement du monde, d'obliger. Tout dévot qui n'est pas éclairé, voudroit qu'on ne donnât rien à celui qui, par inconduite, a mangé son bien; comme s'il ne devoit plus dîner, parce qu'il fut un dissipateur!

Autre chose est de fournir à ses prodigalités ; autre chose de le nourrir. Les personnes chargées de distribuer les aumônes, n'entendent point cette morale ; tandis que la Divinité fait luire son soleil sur les méchans comme sur les bons. Mais, selon Lactance Philosophe Chrétien, il existe une espèce de faux sages, qui veulent être plus prudens que Dieu même.

L'homme vraiment libéral ne connoît point les minuties de la lezine ; & craignant toujours de ne pas assez donner, il ne s'arrête que lorsque ses moyens sont épuisés. On ne le voit point éparpiller ses aumônes, pour en faire la nouvelle du jour ; & s'il n'a que mille écus à distribuer, il ressuscite dix pauvres familles, au lieu de ne donner à plusieurs qu'un petit secours momentané.

Tant il est vrai, répondit l'Abbé, qu'il n'y a point, sans à-propos, de vraie générosité. Il gémit amèrement de ce qu'on remettoit presque toujours au lendemain le bien qu'on

pouvoit opérer ſur-le-champ. Il me rapporta qu'un Curé de Rome ayant oſé blâmer Benoît XIV. d'avoir renvoyé l'aſſiſtance d'un pauvre à quelques jours, le Saint-Père avoua publiquement ſa faute, & ſe hâta de la réparer.

Pour moi, je n'ai jamais compris qu'un riche puiſſe paſſer à la table la plus ſomptueuſe, au moment qu'il reçoit la lettre d'un malheureux qui meurt de faim, & qu'il ne s'empreſſe pas de le ſoulager....

C'eſt-à-dire, que l'eſtomac du pauvre doit patiemment attendre l'effet d'un ſecours propre à lui procurer un pain d'amertume, & de douleur; & encore ſera-ce le plus heureux haſard, ſi la réponſe n'eſt point négative....

Mais vous ne dites pas que la lettre au moins, commencera par cette jolie phraſe, ſi ſouvent uſitée; cette phraſe avec laquelle on acquitte ſon cœur, ſa conſcience, ſa ſenſibilité; *je ſuis déſolé de ne pouvoir*; comme

ſi la grandeur d'ame ne ſavoit pas opérer des prodiges.

Ignorez-vous donc, m'écriai-je avec vivacité, que vous parlez ici de la choſe la plus rare ! La grandeur d'ame ! juſte ciel ! ou la trouver ? outre qu'on ne donne point d'ame à ceux qui n'en ont pas, quelqu'effort qu'on faſſe pour les attendrir, il y a peu de perſonnes qui apportent en naiſſant cette magnanimité qui tient au caractère, & qui en fait l'eſſence ; cela eſt ſi vrai, que la plupart des riches, regardent comme une foibleſſe le plaiſir qu'on reſſent à donner. Qu'il travaille, qu'il meure, diſent-ils bénignement en parlant d'un homme, qui ne peut labourer la terre, & qui n'eſt pas né pour mandier, & ce doux langage eſt ordinairement celui de ces gens parvenus, qui n'ont acquis du bien, que par des baſſeſſes, & ſouvent par des injuſtices.....

Cela me donna occaſion de raconter un fait, qui ne me parut point déplacé. Deux Ducheſſes d'un

grand nom, ſenſibles à la ſituation d'un Négociant qui pour ne rien faire perdre, s'étoit réduit à la plus cruelle extrémité, le recommandoient depuis long-tems à un Financier comme un protégé capable de bien remplir un emploi. Malgré leurs lettres réitérées, il n'obtenoit rien, & ſa cruelle poſition exigeoit la plus grande célérité.

Je fus prié de voir ce ſuperbe temporiſeur, & de m'y rendre avec l'homme qu'on ne daignoit pas écouter. Il faiſoit un tems déplorable; c'étoit au milieu des neiges de l'année 1776. Elles tomboient alors abondamment. J'arrive à deux heures au moment que le fier maltotier rentroit dans ſon magnifique hôtel pour ſe mettre à table. Son appartement délicieuſement meublé, avoit la ſuavité du printems. Venez-vous donc encore m'importuner, dit-il bruſquement à l'infortuné ſolliciteur, & m'apporter quelque nouvelle lettre de recommandation? A ces mots ſi

mépriſans, je crus devoir élever la voix ; & je lui dis : » J'ignore, » Monſieur, comment vous êtes parvenu ; mais je ſuis bien sûr que ſi » vous n'aviez importuné vos protecteurs, vous n'auriez point le » poſte que vous occupez. J'ignore » encore plus quels ſont vos auteurs ; » mais je vous conſeille de mettre à » la place de leurs portraits que je » vois ici, les lettres des Ducheſſes » de .... dont vous vous plaignez. » Elles ſeront ſûrement une perſpective plus honorable, que l'effigie » de tous ces inconnus.

» Eſt-il donc étrange, qu'un infortuné, qui n'eſt malheureux que parce qu'il eſt homme de bien, vienne » pouſſé par le froid & par la faim, » ſe rappeller à votre ſouvenir, ſurtout au moment où la table la plus » ſomptueuſe vous attend ». La ſurpriſe, l'humanité même parurent s'emparer de ſon ame ; mais ce n'étoit qu'une confuſion ſalutaire qui lui fournit les moyens de ſe juſtifier.

Il me fit mille excuſes ; & le protégé qui, pour ne rien devoir à perſonne, s'étoit réduit à *zero*, fut enfin placé quelques jours après.

La ſemonce étoit vive, j'en conviens ; mais aux grands maux, les grands remèdes. Les Ducheſſes, ravies de ma fermeté, me comblèrent d'éloges ; & il faut avouer que ſi ceux qui recommandent, le faiſoient avec la même chaleur, on ne ſeroit pas ſi ſouvent rebuté.

J'aime cette hiſtoire, me répondit l'Abbé, & je m'en ſouviendrai. Mais ce qui m'irrite encore plus, c'eſt la dureté des perſonnes dévouées à des œuvres pies. Je compterois plutôt ſur les libéralités d'une femme du monde, que ſur celles d'une dévote affichée. Et c'eſt le cas de dire avec l'Evangile, qu'une femme péchereſſe eſt plus près du Royaume des Cieux, que des Scribes & des Phariſiens qui n'ont en partage que l'orgueil.

Souvenez-vous, me dit-il, de ne

point vous adreſſer aux riches, quand vous aurez quelque malheureux à ſecourir. Accoutumés à un bien être qu'ils ne peuvent oublier, ils vous répondroient comme une grande Ducheſſe de Toſcane, qui diſoit dans un tems où le peuple manquoit de pain; pourquoi ne lui donne-t-on pas de la croûte de pâté? Veut-on trouver dix louis; c'eſt chez l'homme qui ne les a pas, & qui ſaura les emprunter. Le bon cœur eſt le partage de la médiocrité. La ſomptuoſité des tables, l'élégance des ameublemens, le cortège de valets, autant de moyens d'endurcir le riche, & de le rendre inſenſible à tout ce qui ſent l'indigence. Les ſuperfluités deviennent des beſoins chez preſque tous les grands, & ils n'ont que pour perdre, & jamais pour donner. Auſſi pourroit-on ſouvent leur imputer les meurtres & les vols que la misère fait commettre. Je voudrois voir ce qu'ils feroient, s'ils n'avoient pas de pain, eux qui ont la noble coutume de tou-

jours emprunter, & de ne jamais payer.

Pour moi, je dis qu'on ne fait le bien, comme il doit se faire, que lorsqu'au lieu d'acheter un bijou qui plaît, on s'en prive pour assister le prochain; que lorsqu'à la vie comme à la mort, on appelle un ami malheureux pour prévenir ses besoins; que lorsqu'on pleure sur la situation du pauvre, au lieu de verser des larmes stériles à la lecture d'un Roman, ou d'une Tragédie; que lorsqu'on a cet œil de miséricorde qui, comme celui de l'Eternel, s'ouvre sur tous les malheureux, & cette intelligence qui devine les besoins; que lorsqu'on amène une conversation capable d'arracher l'aveu d'un pauvre honteux; que lorsqu'enfin on prend un air serein à l'aspect de celui qui demande, comme s'il apportoit la plus heureuse nouvelle; & qu'on se rend en quelque sorte indigent, pour goûter le doux plaisir de donner.

L'Evangile, notre code & notre

régle, ne nous dit dans aucun endroit de faire des épargnes ; au lieu qu'il nous preſcrit de donner juſqu'à notre robe, quand on nous demande notre manteau, & de ne point nous inquiéter à la manière des payens.

Mais ce n'eſt point ici la loi des riches ; auſſi font ils paſſer l'envie de le devenir à ceux qui les fréquentent. Ils ſont ſi minutieux dans leurs détails domeſtiques, ſi petits dans la manière d'obliger, qu'en leur donnant le nom de grands, on croit leur donner un ſobriquet. Ils faut les voir exiger ſcrupuleuſement un billet de la part d'un ami qu'ils ſavent être indigent ; le dicter eux-mêmes, dans la crainte de la moindre mépriſe.

Sans doute, on ne peut obliger tout le monde ; mais on ne doit jamais le faire que noblement ; l'artiſan même ſur cet article nous donna plus d'une fois des leçons ; d'ailleurs que de bienfaits répandus ſur la maſſe commune des malheureux ; ſi l'on recouroit aux privations ; ſi au lieu

de fouler des tapis de vingt mille écus, on se contentoit de marcher sur le parquet. Mais il faut aujourd'hui qu'une salle soit ornée comme le sanctuaire de la Divinité, pour être supportable. C'est une chose ordinaire de trouver des riches ruinés par le luxe, un phénomène de voir une personne appauvrie par des largesses.

Je voudrois d'après vos réflexions, que les grands eussent toujours sous les yeux, un Pavillon Evêque d'Aleth, qui fit porter le dernier matelat de son lit, chez un malade couché sur la paille; un Cardinal Cibo, qui courut après un pauvre que ses gens venoient de rebuter, pour le faire dîner avec lui; un Prince de Caserte, qui savoit arracher le secret des pauvres honteux, pour avoir la douce volupté de les secourir. Quand verrons-nous des Monitoires, disoit-il, pour déterrer ceux qui languissent dans la misère, comme il y en a pour découvrir les malfaiteurs!

Je voudrois bien mieux, répliqua l'Abbé ; je voudrois que les riches deſcendiſſent ſeulement pendant quelques jours à la place des pauvres qu'ils rebutent. L'excellente choſe, s'ils venoient à vaquer comme les Supérieurs de Communautés. On les verroit alors avoir pour le pauvre les mêmes égards, qu'ils ont pour une perſonne diſtinguée ; car il ſuffit aujourd'hui qu'on ait beſoin, pour devenir aux yeux même des dévots un objet de mépris.

Convenez, Monſieur, que pour une ame ſenſible ce ſeroit une délicieuſe jouiſſance de voir les riches à leur tour, faire antichambre, préſenter des placets, & ſubir toutes les humiliations attachées à la misère ; combien une telle métamorphoſe les rendroit humains ! Je ne ſuis point étonné que Diogène, voulant s'accoutumer à la dureté des riches, s'exerçât à demander l'aumône à des ſtatues. L'égoiſme ſubſiſtoit déja de

ſon tems ; & il en connoiſſoit les terribles effets.

On ne ſauroit croire combien la ridicule étiquette des grands, nuit à la manière de faire le bien. C'eſt elle qui les empêche de viſiter les malheureux, & de leur répondre ſur le champ ; qui place je ne ſais combien d'êtres intermédiaires entre eux & les indigens, de ſorte qu'un acte de bienfaiſance qui devroit s'opérer dans le ſecret, devient la nouvelle de leurs palais. Peut-être même n'ont-ils des gens affidés pour diſtribuer leurs largeſſes, qu'à deſſein d'en inſtruire le Public. Autrement ils parleroient eux-mêmes à l'homme ſans fortune, & ils n'auroient d'autre témoin de leurs bonnes œuvres que la Divinité.

On vous dira, qu'il y a de mauvais pauvres ; eh! qui en doute ? mais il n'en eſt pas moins vrai qu'on eſt extrêmement injuſte à leur égard. On voudroit, parce qu'ils ſont mal-

heureux, qu'ils n'euſſent jamais dans tout le cours de leur vie un quart-d'heure de bon tems. Je n'ai point oublié la belle réponſe, que fit à ce ſujet un Seigneur Polonois. Des gens malicieuſement officieux, s'empreſſent de l'avertir qu'une aumône qu'il vient de faire, ſe dépenſe au cabaret, & pourquoi, leur dit-il d'un ton ſévère les pauvres ne pourroient-ils par haſard, faire un bon repas, tandis que nous feſtinons tous les jours. Toute la terre ne leur fut-elle pas donnée auſſi bien qu'à nous ?

Chut, me dit l'Abbé, ſi les riches & les faux dévots nous entendoient, ils crieroient au ſcandale.... Leur ame eſt ſi bonne, qu'elle en ſeroit profondément ulcérée.

Nous agitâmes la queſtion des aumônes réglées, & nous fûmes aſſez d'accord que cette méthode tient peut-être encore plus à l'avarice qu'à l'eſprit économique : laiſſer mourir un pauvre qui n'eſt pas ſur la liſte, plutôt que de venir à ſon ſecours ; telle

eſt la manie de bien des perſonnes. Qu'on mette au moins une ſomme en réſerve pour les beſoins urgens : mais il ſuffit qu'un homme ſoit méthodique dans ſa manière de donner, pour qu'il ſoit obſtiné.

Le Clergé ne pouvoit être oublié dans une converſation qui rouloit ſur la bienfaiſance ; mais ce ne furent ni la ſatyre, ni la flatterie, qui amenèrent nos réflexions. Il nous parut que le Clergé, tant ſéculier que régulier, pris collectivement, faiſoit des largeſſes immenſes, & que cela devoit nous faire oublier quelques Membres gangrénés de ce Corps reſpectable, qui ſont ſcandaleuſement prodigues, ou voluptueuſement avares. D'ailleurs, qu'aurions-nous pû ajouter aux malédictions dont le pauvre les accable, & au mépris univerſel qui les accompagne juſqu'au tombeau.

Nous nous quittâmes mécontens de n'avoir fait qu'ébaucher un ſujet, que les détails rendroient inépuiſa-

ble; mais qui, plus approfondi, n'en corrigeroit pas davantage les Riches & les Grands. Leur grandeur, disoit Massillon, est un second péché originel, qui tient à leur nature, & qui leur persuade qu'on leur doit beaucoup de reconnoissance, quand ils ne font point de mal.

Les Grands qui font le bien comme on doit le faire, souscriront à ces réflexions : ceux qui ne le font pas, les désapprouveront; & l'Auteur se félicitera de n'avoir pas leurs suffrages. Ils sont d'autant moins estimables, que l'ingratitude est leur ouvrage. On se hâte d'oublier des hommes qui ne font le bien qu'avec répugnance.

Des Connoiſſances à la mode.

Sixième Entretien.

Il faut convenir que la légèreté des eſprits qui fréquentent le Palais-Royal, ouvroit un vaſte champ à des réflexions ſur les Connoiſſances à la mode : auſſi puis-je dire que je m'y livrai ſans réſerve avec un Suédois, dont l'entrevue me fit un vrai plaiſir. Nous avions dîné enſemble pluſieurs fois, & le haſard nous réunit pour cauſer à notre aiſe.

Ce pompeux alphabet, maintenant gravé ſur les boutons à la mode, nous donna lieu de diſcuter ſur les connoiſſances du jour. Il nous ſembla que cet accoutrement étoit une épigramme, & qu'on vouloit apprendre à lire à la jeuneſſe en mettant chaque lettre ſous ſes yeux.

Ce qu'il y a de sûr, dit le Gentilhomme Suédois; c'est que parmi vous l'esprit tient souvent lieu d'instruction; & cependant les Sciences parées du génie françois, forment le plus charmant tableau. Le régne de Louis le Grand nous les présenta sous cet aspect; de sorte que dans les ouvrages d'un Malebranche, d'un Pascal, d'un Bouhours, on trouve le coloris des graces, & la profondeur des raisonnemens. Les abstractions même y prennent l'air de l'aménité.

J'élevai la voix, & lui prouvai que tous les siècles seroient monotones, s'ils étoient au même niveau; que dans le moral, comme dans le physique, il y avoit une variété dont les ouvrages portoient la marque; qu'il étoit à propos que la succession des tems amenât des *in*-12, & des *in*-16, après des *in-folio*; que des livres toujours volumineux formeroient à la fin un poids énorme; que

les Biblothèques ne pourroient plus les contenir, que d'ailleurs on avoit tant écrit, que les Auteurs ne trouvoient plus qu'à glaner ; & qu'une pareille récolte n'étoit jamais bien abondante.

Il convint de la juſteſſe de mes réflexions ; mais en diſant qu'il faudroit au moins lire ce que les Anciens ont écrit, au lieu qu'il ſemble qu'on n'étudie plus parmi nous que des extraits. Eh ! comment voulez-vous qu'un jeune homme puiſſe ſe former ſur des Dictionnaires, & ſur des Abrégés. C'eſt le grand Alphabet des ignorans, & ſi quelque érudit les lit, ce ne peut être que pour ſoulager ſa mémoire, ou pour trouver des dates & des citations ; il ajouta qu'il s'appercevoit que nous n'aimions plus que les petites brochures ; que cette eſpèce de futilités, en ayant un cours étonnant, ne nous attachoit qu'à des ſuperficies ; & que toutes les fois qu'un de ces livres s'offroit à ſa vue,

il lui sembloit voir une rose qui s'effeuille, & que le vent éparpille.

Cela nous conduisit à parler des Journaux. Il avoit trop de raison pour ne pas les louer, & trop de justesse d'esprit pour les regarder comme devant suffire à l'instruction. Ce sont simplement, observa-t'il, de judicieux indicateurs, pourvu toutefois que la partialité ne régle pas leurs jugemens. Alors ils deviendroient d'autant plus nuisibles à la Société, qu'ils induiroient en erreur, & qu'ils empêcheroient le débit des bons livres sur lesquels des Auteurs auroient établi leurs revenus. On sait que les plus estimables n'ont souvent que cette ressource pour subsister.

Ainsi, lui répliquai-je, la critique des ouvrages tient selon vous à la probité, de sorte que quelqu'un qui dénigreroit un bon écrit, pour molester le Libraire, ou l'Auteur, seroit obligé à restitution.

N'en doutez pas, continua-t-il; & quoique parmi nous autres Protestans,

il n'y ait pas des casuistes comme chez vous ; nous avons une manière de juger conforme à tous les principes de la conscience & de l'honneur. Nous regardons comme une peste publique tout Auteur qui ne travaille que d'après sa haine ou sa prévention. C'est la probité & non le caprice, le savoir & non la vanité, la politesse & non l'humeur qui doivent diriger un écrivain. Sans cela qu'il brise sa plume, qu'il déchire son papier ; autrement il se rend coupable d'avoir profané le nom de Journaliste, & il ne se montre au public, que pour exciter des querelles littéraires.

Il insista long-tems sur la manière indécente dont la plûpart de nos Auteurs se font aujourd'hui la guerre. Encore, me disoit-il, s'il en résultoit quelques lumières ; mais il n'en sort que des injures, & des personnalités, qui font rire les étrangers à vos dépens ; chose d'autant plus extraordinaire qu'on est très-poli dans vos Sociétés. L'urbanité ne seroit-elle donc

que pour les converſations, & non pour les écrits ?

J'étois enchanté de l'entendre auſſi bien parler, & pour le lui prouver ; je continuai l'entretien ſur le même ton, déplorant avec lui cet eſprit de légereté qui met tous les jours ſur la ſcène, un tas d'Ecrivailleurs & de Poëteraux, qui ſe croient ſupérieurs à la Bruyere, à Boileau, parce qu'ils ont tricoté quelque phraſes, & couſu quelques vers. L'on croit s'être acquitté de tout ce qu'on doit à la Société Littéraire, quand l'eſprit a payé pour ſa tâche quelque madrigal, ou quelque pamphlet. Encore ſi l'on s'appliquoit à l'étude de l'hiſtoire ; mais on ne ſait que quelques petits faits qu'on a lus dans quelque brochure éphémere, & encore ne pourroit-on dire, ni dans quel pays, ni dans quel tems ces faits ſont arrivés.

Je vais plus loin, s'écria le Suédois, & vous pardonnerez ma franchiſe ; il y a mille jeunes gens parmi vous qui paſſent pour inſtruits, & qui ne

savent pas la succession de vos Rois, seulement depuis François premier ; qui peut-être même seroient embarrassés pour répondre, si on leur demandoit quel est le dégré de parenté de Louis XIV. à Louis XVI. ; & ce sont ceux-là qui jugent des ouvrages, & qui prononcent sur le mérite des Auteurs. Le meilleur service qu'on pût leur rendre, seroit de leur faire oublier quelques mots qu'ils jargonent à tort & à travers, & de les envoyer dans un Collège où on les mettroit à l'alphabet de l'Histoire ; mais vous n'en avez point où l'on enseigne celle de France.

Alors j'avouai que Voltaire, lui-même, cet Ecrivain universel, avoit donné le plus mauvais exemple à la jeunesse, en amusant le siècle sans l'instruire à fond, en ne pressurant l'érudition que pour en faire sortir de petits contes, & de jolis riens ; qu'enfin il avoit singulièrement favorisé le bel esprit, en donnant le droit par ses extraits de parler de tout,

ſans rien ſavoir. Un jeune homme qui ſait quelques traits de ſes ouvrages, dix ſophiſmes d'Helvétius, ſix paradoxes de Rouſſeau, croit pouvoir décider dans tous les cercles; & delà nos Littérateurs de vingt ans dont Paris abonde, qui ſe répandent dans toutes les aſſemblées; & qui n'ont que des phraſes incohérentes, que des propos vagues, que des ironies qu'on prend pour de l'eſprit & pour du ſavoir.

Vous n'êtes guères plus inſtruits ſur les arts, continua le Suédois, & plus d'une fois les étrangers vinrent vous apprendre de quelle école ſortoit un tableau; s'il en étoit autrement, les Dieux vous auroient trop donné. Il vous falloit un contrepoids qui nous mît dans le cas de nous meſurer avec vous.

Le compliment étoit flatteur, & je l'en remerciai; ſans le contredire ſur ce qu'il ajouta touchant les bévues, les anacroniſmes dont nos pe-

tites maîtreſſes & nos élégans ſe rendent ſi ſouvent coupables.

Plutôt, ſelon leur manière de voir, un entretien agréable qui n'ait pas le ſens commun, qu'une converſation peſante mais érudite. C'eſt ainſi que nous penſons. Un Légiſte Allemand, un Théologien Hybernois, un Médecin Hollandois; il y a dans Paris de quoi ſe trouver mal. Auſſi nos écoles de droit, faut-il l'avouer, ne ſont-elles plus fréquentées. Ceux qui étudient cette ſcience parmi nous ſe contentent d'y paroître dix ou douze fois l'année; & les voilà ſuffiſamment inſtruits pour prendre des Charges, pour juger.

Comment parmi vous ſouffre-t'on un pareil déſordre. C'eſt ici que l'Allemagne a le plus grand avantage ſur vous. On n'y connoît les Loix, que parce qu'on les étudie.

Vos réflexions ſont la raiſon même, & nous attendons de jour en jour une réforme qui corrigera cet abus énor-

me ; celui qui la fera, méritera des ſtatues.

Je ne m'étonne plus ſi vous vous effarouchez à l'aſpect d'un homme de loi, & ſi l'ouvrage incomparable de Monteſquieu, n'eſt guères lu parmi nous.

Voltaire en oſant le critiquer, a ôté le déſir de le lire ; de ſorte qu'aujourd'hui la jeuneſſe n'en connoît que le titre.

Mais je veux bien croire qu'ayant autant d'Eccléſiaſtiques que vous en avez, la Théologie eſt au moins parmi vous, dans le plus grand honneur.

Dites, comme elle eſt ſacrée, que la plûpart de ces petits Abbés que vous voyez journellement épars dans ce lieu, n'ont garde d'y toucher ; excepté nos Docteurs de la Loi, l'on ſe contente d'une ſcholaſtique étudiée à la hâte ; & ces antiques & ſuperbes ſources, d'où la Religion tire ſa force, ſont ignorées. Notre Sorbonne en gémit ; & comme elle eſt vieille,

on la laiſſe crier, pour prêter l'oreille à des nouveautés. C'eſt aujourd'hui le bel eſprit qui compoſe la plûpart des Sermons, & qui remplace l'érudition vénérable des ſiécles paſſés. On ne connoît plus les PP. de l'Egliſe, que de nom, quoiqu'il y ait des Séminaires, & des Paſteurs très-inſtruits.

Oh! je ſais que l'inſtruction ſubſiſte toujours parmi vous, & qu'en tous les genres vous avez d'excellentes écoles. J'eſtime infiniment votre Univerſité; j'ai ſuivi vos thèſes, vos exercices, & très-ſouvent je me procure l'avantage d'aſſiſter aux leçons du Collège Royal. L'analyſe que M. l'Abbé de Cournand fit l'an dernier de vos Orateurs, me parut un travail plein de goût & de génie. Il me ſembla qu'il ajoutoit encore au mérite des magnifiques ouvrages dont il nous donna l'extrait.

Je n'eus pas de peine à ſouſcrire à cet éloge, étant convaincu par moi-même

même de la vérité du fait ; & je laissai parler mon cher Suédois que j'entendois avec un vrai plaisir.

Il fut alors interrompu par deux hommes chamarés d'ordres ; mais qui n'avoient pas le sens commun. Aussi les congédia-t'il lestement sans manquer aux égards qu'exigent les marques d'honneur ; & il reprit sa conversation. Soit qu'il voulût réparer ce qu'il m'avoit dit un peu crûment sur nos connoissances superficielles, soit qu'il fût réellement content de quelques nouveaux ouvrages, il loua jusqu'à nos petites productions telles que les bas Reliefs du dix-huitième siècle, Paris en miniature, la Confession générale de l'année 1785. L'Année galante, ou les Intrigues secrettes du Marquis de.....

Il finit par me dire, que lorsqu'il entendoit nos jolies femmes, il donneroit quittance du savoir, en faveur de l'esprit. Elles sont ajouta-t il ravissantes jusque dans leur ignorance

même. Je ne puis m'empêcher d'aimer l'ingénuité de la Comteſſe de ***, qui ordonnoit l'autre jour à ſon laquais d'aller lui chercher des feuilles de Therpſicore, pour les prendre en guiſe de thé.

Nos petits maîtres, lui dis-je, tiennent tous les jours des propos qui valent bien celui-ci. Le Chevalier de **, répondoit tout bonnement à un Prince qui lui reprochoit d'être Pyrrhonien : il s'en faut bien Monſeigneur, car je ſuis Poitevin.

Choſe extraordinaire ! on n'a jamais autant écrit, & jamais moins ſu. Votre abondance, fait votre diſette. Chaque jour dix ouvrages nouveaux. C'eſt le moyen de toujours lire, & de tout ignorer. Il me ſemble, obſerva-t'il que vos jeunes gens entrent de trop bonne-heure dans le monde ; encore s'ils n'y paroiſſoient que pour écouter : mais c'eſt pour décider. Chaque matinée leur apporte leur eſprit ; & pour peu qu'ils ſachent retenir ce qu'on lit dans les écrits

circulaires, les voilà pourvus de connoissances jusqu'au soir.

Rien de plus joli qu'un esprit qu'on prend feuille à feuille; mais on n'a qu'un revenu viager, & l'on ne laisse rien après soi.

Je reconnnois, lui dis-je, à ce ton d'amabilité, que les Suédois passent avec raison pour des petits François. Vous savez vous mettre au niveau de Paris, de la manière la plus agréable.

Et vos petits Auteurs naissans, répliqua-t-il, qui se placent sur la même ligne que vos premiers Ecrivains; voilà ce qu'il faut admirer.... Qu'en pensez-vous?....

Que ce sont des enfans-de-chœur de la Littérature, qui savent tout au plus dire un verset, & qui prennent le pas sur les chantres. Nous aurions besoin parmi les Auteurs d'une hiérarchie comme dans le Clergé, où le Chapelain n'ose faire le Curé; où le Chanoine n'a garde de se donner

pour un Prélat : par ce moyen les rangs seroient assignés.

On rapporte que le sévère Boileau dit souvent à de petits Grimauds qui venoient le consulter : vous : retournez au comptoir de votre père, on apprend facilement à chiffrer ; vous : reprenez l'aulne que vous avez quittée ; l'on n'a pas besoin de génie pour mesurer. &c. &c.

Par-là il vous épargna l'incommodité d'un tas d'Ecrivassiers, qui seroient venus vous désoler.

Ils n'auroient pas fait pire que cette petite classe de petits Littérateurs, qui depuis quelques années se sont emparés des Imprimeries pour débiter des paradoxes, & des riens, pour fronder les meilleurs ouvrages, pour décrier les bons Auteurs. La Religion même, sous leur plume, devient un sujet de plaisanterie ; & comme leurs productions n'ont rien de solide, & qu'ils sont toujours à l'alphabet des premières connoissan-

ces : ils critiquent, ils mordent, ils calomnient.

Quelques traits épigrammatiques soutiennent, au gré des lecteurs superficiels, ces pitoyables ouvrages pendant quelque tems, jusqu'au moment où ils retombent enfin dans le néant d'où ils étoient sortis.

Retranchez la nomenclature des théâtres, les bons mots tant ressassés des Pyrron, des Voltaire, & de plusieurs autres; quelques saillies, que le hasard amène plutôt que l'esprit, surtout des décisions sans justesse, comme sans raison, & vous trouverez l'ignorance même chez ceux qu'on croit des coriphées. Fronder aujourd'hui c'est raisonner; plaisanter c'est prouver.

Jamais, me répondit le Suédois, les Anglois ne vous feroient un pareil aveu. Il n'y a pas jusqu'au bavardage de leur Stern, dont ils sont enchantés. C'est dommage que cette Nation, qui a tant de moyens de se faire admirer, se croie toujours im-

peccable, & qu'elle s'attribue une infaillibilité, qu'elle ne peut ſouffrir dans les Papes.

Le François a du moins le courage de convenir de ſes torts ; & cela prouve combien votre Nation eſt aimable. Auſſi ne me ſuis-je permis d'en relever quelques défauts, que parce que je connois votre franchiſe & votre aménité.

L'heure du ſpectacle nous ſépara. L'aimable Etranger gagna le théâtre Italien, & moi mon manoir. Peut-être ne nous retrouverons-nous plus : car tel eſt Paris ; on ſe rencontre, on ſe perd ; & toujours un nouveau monde ſuccède à celui qu'on a quitté.

LE GUIGNON.

Septième Entretien.

CE fut une aimable veuve qui me donna lieu de m'entretenir sur ce sujet. Je la trouvai au Palais-Royal contrariée par mille incidens qui sembloient se succéder à dessein de nuire à ses vues. Rien ne lui réussissoit ; & les plus fortes espérances venoient toujours échouer au moment de se réaliser.

Oh ! pour le coup, me dit-elle, je croirois à la fatalité. Le destin s'acharne à me tourmenter, & c'est, ajouta-t-elle, ce qu'on appelle guignon : mais, quelle en est donc la cause ? quelle en est donc la fin ?

Si nous remontons, lui dis-je, au premier être, comme à la première

source de tous les événemens, je vois dans le Livre de Job, qu'il a marqué la destinée des hommes sur leur front & dans leur main : *In manu & in fronte hominum signavit fata.* Je vois qu'il ne tombe pas un passereau sur la terre sans sa permission, & que tout ce qu'il a prévu n'impose point nécessité, mais arrive infailliblement ; je vois que les causes secondes, naissant des circonstances & des événemens, sont une autre source de nos plaisirs, ou de nos chagrins, qu'elles se maintiennent ou qu'elles varient de manière à nous réjouir, ou à nous vexer ; de sorte que lorsque la grêle vient à ravager nos moissons, c'est que la fermentation des élémens doit nécessairement produire cette calamité.

La question est d'autant plus difficile à traiter, répondit-elle, que des gens tournent le dos à la fortune, & qu'elle vient toujours les trouver ; que d'autres la cajolent & l'adorent, & qu'elle est toujours leur ennemie :

j'en ſuis moi-même un exemple, moi, dépouillée d'une partie de mes biens, ſans avoir manqué de conduite, & d'avoir les plus fortes protections : dira-t-on que les conſtellations contribuent à nos infortunes ? En ce cas, deux jumeaux devroient éprouver les mêmes malheurs, ou les mêmes proſpérités ; & cependant le contraire arrive. Dira-t-on que la Providence prend les uns en grippe, les autres en affection? cela ne s'accorde point avec la juſtice de Dieu. Mais, où je me perds, c'eſt ſur l'article des loteries & des jeux. L'homme de bien, l'homme le plus indigent, n'y gagne preſque jamais.

Il faut dire à cela, Madame, que ces ſortes d'avantages ne contribuant point à la vraie félicité pour laquelle nous ſommes nés, le ſouverain Etre les a ſubordonnés à des moyens qui nous ſont inconnus. Le plus habile joueur perd ſouvent ; mais outre que cela vient peut-être de ce que, plein de ſon habileté, il ne donne pas aſſez

d'attention au jeu; la Providence permet que celui-ci gagne, parce qu'il a des vertus humaines qu'elle veut récompenser; & que celui-là perde, parce qu'il a des vertus surnaturelles, à qui le Ciel réserve un autre prix.

Que de gens, me dit-elle, qui, pendant que nous traitons cette question du jeu, maudissent ici maintenant les cartes & les dez.

Nous nous étendîmes sur cet article, en observant qu'il n'y a presque pas de joueur qui ne se retirât avec quelque profit, s'il savoit s'arrêter à propos; que le moyen de faire fortune n'est pas de la tourmenter, mais qu'il s'agit de bien épier le moment, & de bien le saisir; qu'il n'y a point d'homme, enfin, à qui la fortune ne se soit présentée avec plus ou moins d'avantage.

Je partis de là pour avancer que chacun de nous en entrant dans le monde prenoit un billet de loterie, bon ou mauvais, & que c'étoit la Providence qui les distribuoit;

qu'on ne pouvoit posséder tous les biens à-la-fois, & que j'avois calculé qu'il me seroit impossible d'avoir en partage des richesses & des honneurs, parce qu'au moment de ma naissance un billet qui portoit santé, liberté, gaîté, m'étoit heureusement échu.

Aussi me donneroit-on des trésors, je les refuserois sur-le-champ, non par un désintéressement philosophique, mais parce qu'après avoir vu qu'on ne gagne un bien qu'au détriment d'un autre, j'avois sagement prévu qu'en devenant riche, je deviendrois misantrope, ou malade.

Comment, Monsieur, répondit la Comtesse, vous refuseriez maintenant le produit d'un quine, par exemple, si vous veniez à le gagner?

Non, Madame, mais dès le moment même, fut-il question de trois millions, il ne m'en resteroit qu'une somme modique; je les verserois avec une volupté que je ne puis rendre, dans le sein des indigens & de

quelques amis malheureux. On imputeroit sans doute à l'orgueil une action aussi rare, mais en désirant que cet orgueil devînt épidémique.

Il est impossible de posséder tous les biens à la fois. Acquiert-on des honneurs? c'est presque toujours aux dépens de la gaîté.

La Comtesse de Maulevrier, née d'Estaing, femme unique par ses connoissances, & par son génie, me disoit un jour; je desire depuis quinze ans la fin de mes procès; & je la redoute; j'ai calculé les événemens de la vie, & je prévois que les maladies viendront m'assaillir dès que mes affaires seront liquidées. A peine les eut-elle finies, qu'une apoplexie vint confirmer sa prédiction.

D'ailleurs, il est des hommes qui semblent nés pour le malheur: parens, amis, protecteurs, talens, rien ne peut les arracher à l'infortune. Est-ce hasard? est-ce fatalité?

Un Anglois disoit un jour au Chancelier Bacon, qui s'occupoit des moyens

de lui procurer un bien-être; ne vous en aviſez pas, à moins que vous ne vouliez périr. Il lui tira enſuite de ſa poche une liſte de plus de vingt perſonnes, qui moururent toutes au moment où elles alloient le placer. C'eſt l'hiſtoire du Gaſcon, qui diſoit: ſi les hommes naiſſoient ſans tête, je ſerois chapelier.

Le Cardinal Mazarin connoiſſoit nos deſtinées, lorſqu'il demandoit d'un homme qu'il vouloit employer, eſt-il heureux? Toute la prévoyance poſſible n'empêche pas d'échouer, ſi le guignon vient à s'en mêler.

Heureuſement, dit la Comteſſe, une juſte compenſation entre les biens & les maux, dédommage ceux qui ſont balottés par le ſort. Chez l'un, la manière de penſer ſupplée aux richeſſes; chez l'autre, l'inſouciance de la vie rend indifférent à tous les maux; d'où je conclus que l'eſpérance & l'imagination ſont les meilleurs tréſors.

Le pauvre a des jouiſſances que nous ignorons, & qui ſont ſa félicité : il ſent mille fois mieux que nous la faveur d'un rayon de ſoleil ; il ſavoure plus délicieuſement un morceau de pain, que nous ne goûtons les meilleurs mets ; un lumignon dans ſa cabane, lui paroît un flambeau ; & le plaiſir de prendre le grand air, lui ſemble préférable à celui d'être enfermé dans un cachot, traîné ſur quatre roues.

On s'apperçoit qu'un Payſan ne peut ſupporter le ſéjour de la ville ; que s'il entre dans quelque magnifique appartement, c'eſt avec tout l'empreſſement d'en ſortir.

Les Princes de Lorraine eurent toute la peine du monde à dépouiller le célèbre Duval de ſa condition de berger ; il aimoit mille fois mieux garder les moutons que d'habiter la Cour ; & lorſqu'on lui en montroit les beautés, il diſoit : le lever du ſoleil eſt bien plus beau. L'aurore, qui pour nous eſt l'objet le plus

indifférent, lui sembloit chaque matin un délicieux spectacle ; & lorsque quelque brouillard l'empêchoit d'en jouir, il s'en affligeoit, comme le petit-maître se désespère quand il y a relâche au théâtre.

Quelque satisfaisante, Madame, que soit cette explication, il restera toujours des difficultés insurmontables sur le guignon. Ce monde est une énorme machine, dont la Providence nous a caché les ressorts. Cependant, trop de pétulance, ou trop de lenteur, occasionne souvent les disgraces dont nous nous plaignons. Les hommes de génie ne sont ordinairement malheureux, que parce qu'ils se découragent dès la première tentative qui ne leur réussit pas. On n'obtient qu'en faisant anti-chambre ; eh ! comment se soumettre à cette ennuyeuse épreuve, quand on est avare de son tems ? quatre heures d'attente pour obtenir une minute de conversation, c'est payer trop cher,

diſoit Maſcaron, l'honneur de viſiter les gens en place.

Nous ne jugeons jamais bien du préſent, que parce que nous ignorons l'avenir. On ne ſait que la moitié des choſes, quand on n'en connoît pas la fin. La vie future nous donnera la ſolution de tous les doutes & de tous les problêmes; ſans elle je défie l'homme le plus habile de rien expliquer : notre raiſon n'eſt ſupérieure à l'inſtinct des bêtes, que parce qu'elle doit nous ſurvivre, & qu'il nous falloit un magaſin inépuiſable de penſées pour ſuffire à une éternité.

Le haſard ne pouvoit nous amener plus à propos une Marquiſe qui a toujours une Illiade de malheurs à raconter; mais nous pensâmes, la Veuve & moi, qu'il ne falloit pas épuiſer un pareil ſujet; & vîte nous allâmes au Bois de Boulogne reſpirer la ſuave odeur de l'aubépine & du lilas. Là, nouveaux cieux, nouvelle terre; là, nous moralisâmes ſur

la gaîté, cette ſituation de l'ame qui double l'exiſtence, & qui rend tranſparens les objets les plus ſombres.

Il eſt ſans doute étrange que l'homme ayant en lui-même un ſi grand fond d'idées qu'il peut varier à ſa volonté, ne ſache pas uſer d'un avantage auſſi précieux pour ſe diſtraire de ſes malheurs; s'il s'enfonce dans l'avenir, lorſque le préſent l'inquiette, ce n'eſt que pour ſe tourmenter encore plus.

N'en déplaiſe à M. Héraclite, il n'y a que la philoſophie riante qui triomphe des maux: alors on ne ſe fait une perſpective que de ce qui eſt agréable; & l'on ſe regarde comme au parterre, à l'égard de tous les événemens de la vie qui occupent la ſcène du monde.

La Veuve étoit trop philoſophe pour ne pas ſouſcrire à ces réflexions. Mon cœur les trouveroit juſtes, me dit elle, ſi mon eſprit venoit à les déſavouer.

Nous revînmes lentement, non

pour menager les chevaux, mais pour jouir de ces bords de la Seine, où la nature & l'art ſemblent avoir ſemé des fleurs à l'envi. Tout y fait tableau de manière à remplir l'ame & les yeux des objets les plus ſéduiſans.

Le parallèle des deux Sexes.

Huitième Entretien.

Il y a long-tems que je l'ai dit : les deux ſexes ſe valent bien ; & ce fut l'autre jour le ſujet d'une converſation avec deux hommes célèbres, dont l'eſprit n'eſt pas moins agréable que profond. Nous nous trouvâmes dans le lieu des rencontres ; & le Palais-Royal devint le théâtre de nos réflexions.

Ce flux & reflux de toute condition, de tout ſexe, de tout âge, que nous appercevions d'une fenêtre, d'où nous toiſions toute l'étendue du Jardin, nous fournit l'occaſion de parler de la différence qui ſe trouve dans le génie, comme dans le caractère, des hommes & des femmes. Queſtion tant de fois agitée, & queſ-

tion toujours indéciſe : les imaginations, d'après l'opinion, ou le préjugé s'échauffent ſur cet objet, & ſurtout d'après la gloriole dont les deux ſexes ſont également ſuſceptibles ; car il n'y a point d'Etre animé qui ne participe à l'orgueil. Si parmi les animaux mêmes, le corbeau pouvoit raiſonner, il vous diroit qu'il n'eſt ſi fier de ſa démarche, que parce qu'il l'emporte ſur tous les oiſeaux ; l'écureuil même, prétendroit être ſupérieur au lion ; & il faut convenir qu'il auroit aſſez beau jeu parmi nous, qui dans nos gentilleſſes, comme dans nos légèretés, ne le copions pas mal.

On m'objecta que malgré les plus intimes rapports entre l'homme & la femme, on ne pouvoit nier que la ſcience ne fût notre partage, & qu'en cela nous avions ſur le ſexe l'avantage le plus complet. On dit que les femmes ſavantes ne forment qu'une très-petite collection, en comparaiſon de l'innombrable mul-

titude d'hommes érudits ; qu'enfin nos bibliothèques n'étoient composées que d'ouvrages sortis de nos mains, tandis qu'on y apperçoit à peine quelques *in*-12. écrits par des femmes ; & qu'encore n'avoient-elles pas toujours été seules à travailler leurs livres.

Je leur fis observer qu'on changeoit la question ; qu'il ne s'agissoit point de ce que les femmes ont fait, mais de ce qu'elles ont pû faire.

Or, il est certain qu'elles ont montré dans tous les genres d'écrire, un génie sublime & facile, léger & profond, selon les sujets, & selon les circonstances. Théologie, physique, histoire, mathématique, éloquence, poésie, rien n'a échappé à leur sagacité ; &. les essais qu'elles nous ont donné sur les différentes sciences, nous ont appris à connoître toute l'étendue de leur génie.

Nous vous accorderons, me répliquèrent-ils, que leur esprit naturel vaut souvent mieux que notre savoir ;

que pour avoir moins étudié que nous, elles ont mieux conſervé ce ſentiment qui tient à l'ame, & qui n'eſt point offuſqué par des opinions étrangères; que leurs livres, en conſéquence, ſont preſque toujours leur véritable portrait. Mais cette vigueur de génie qu'on trouve dans Tacite, dans Cicéron, dans Montéſquieu, dans Rouſſeau, ne fut jamais leur partage : elles ont trop de délicateſſe pour atteindre cette force, qui double en quelque ſorte l'eſprit.

Je ne veux que votre aveu pour gagner mon procès, s'il eſt vrai qu'une compenſation ſuffit pour établir l'égalité. C'eſt l'hiſtoire de la tulippe & de la roſe; celle-ci n'a point la riche variété de couleurs, mais elle répand un parfum qui la met au pair des fleurs les mieux panachées.

D'ailleurs, dans l'hiſtoire ſacrée, comme dans la profane, que de fragmens d'éloquence, que de morceaux de génie, qui prouvent que les fem-

mes peuvent avoir un eſprit mâle ainſi que nous ! Chacun admire ce diſcours ſi énergique, ſi ſublime, ſi attendriſſant, de la mère de ſaint Jean Chryſoſtôme, rapporté par Rollin, lorſqu'elle détermine ſon fils à ne point la quitter ; dans Boſſuet même, il n'y a rien d'auſſi beau : ſentimens de l'ame, expreſſions du génie, gémiſſemens de la douleur ! tout y eſt rendu de manière à exciter des raviſſemens & des pleurs.

Dira-t-on que les Commentaires de Newton, par la Marquiſe du Châtelet, n'appartiennent point au génie? que les Ouvrages de Madame Dacier ne ſont pas ſavans ?

Qu'on ouvre des Collèges pour le ſexe ; qu'on l'applique de bonne heure à nos études, & bientôt on verra qu'il eſt capable d'acquérir tout ce que nous ſavons, de faire tout ce que nous faiſons.

La Politique même, cet art de combiner & de ſe taire, de joindre l'avenir au paſſé, s'emparera de ſon

eſprit; & s'il étoit poſſible d'en douter, Elizabeth, Reine d'Angleterre; Marie-Thérèſe, Reine de Hongrie; Catherine, Impératrice de toutes les Ruſſies, viendroient en témoignage. Quel heureux phénomène que leur règne! & combien de femmes fortes & ſavantes, dont les conſeils furent le ſalut des Empires! mais qui gardèrent l'incognito pendant que des Miniſtres ou des Souverains s'en faiſoient honneur. On ſait que Pierre-le-Grand dut à ſon épouſe ſa conſervation & ſa gloire.

Cependant, ce ſexe eut rarement des héroïnes, pendant que nous avons à profuſion des héros.

Dites, Meſſieurs, que ce ſont les occaſions qui lui manquent. On ne lui apprend, ni à faire des armes, ni à connoître la partie militaire, ni à commander des armées. Ce qu'on ne peut conteſter; c'eſt que les femmes ſupportent mieux que nous la douleur; que leur conſtitution les expoſe à des maladies journalières, dont

dont elles triomphent avec avantage; tandis que l'homme le plus robuſte eſt ſouvent abattu par une ſimple fièvre.

S'il faut en venir aux exemples, rien de plus courageux que les Dames Grecques & Romaines ; rien de plus intrépide que les Vierges chrétiennes, que la perſécution livre aux plus horribles tourmens. Elle oſent tout, plutôt que de manquer à leur devoir ; & leur force devient l'étonnement de leur ſiécle, & le germe de leur immortalité.

Les hiſtoires de tous les pays, ſont remplies de traits que le Sexe ne peut lire avec indifférence ; on lui permettroit même d'avoir de l'orgueil à la vue d'une Lucrèce, qui eſtimant ſon honneur plus que ſa vie, ſe donne fièrement la mort ; à l'aſpect d'une Cléopâtre, qui plutôt que de ſervir au triomphe des Romains, s'élève au-deſſus des horreurs du tré-pas, & ne connoît d'autre malheur que l'eſclavage.

On crut pouvoir me ſoutenir qu'un tel héroiſme, n'étoit qu'une effervescence du moment, c'eſt-à-dire, plutôt une impulſion, qu'une réflexion; & que les femmes rendues à leur ſang-froid; revenoient à leur timidité naturelle, juſqu'à s'étonner elles-mêmes de leur propre bravoure.

Je leur prouvai qu'ils avoient d'autant plus tort de porter un pareil jugement, que la patience étoit la vertu caractériſtique du Sexe; qu'il falloit le voir dans les embarras d'un ménage, ſur-tout ſous la tyrannie d'un mari brutal, pour apprécier ſa conſtance, & que tant de femmes qu'on dit acariâtres, ne le ſont devenues, que parce qu'on les tourmente. L'hiſtoire des ménages, eſt celle des plus déchirantes ſcènes, & ce ſont preſque toujours les hommes qui les occaſionnent, ou par l'effet de leur jalouſie, ou par un amour exceſſif pour la dépenſe. Ils ſont charmans chez les autres, inſupportables au ſein de leur famille; & ſouvent pour que

le public dise : c'est la femme qui a tort.

Il étoit, sans doute, impossible de parler des femmes, sans parler d'amour ; & c'est alors que mes deux Emules dans la carriere de la conversation, me soutinrent avec chaleur que cet article étoit leur défaite totale ; qu'elles avoient fait de ce noble sentiment, la passion la plus détestable en y joignant la vengeance, la haine, la fureur ; qu'elles l'avoient enfin armé du poison, du fer & du feu ; que nos tragédies, comme nos histoires déposoient en faveur de cette terrible vérité.

Je me hâtai de répondre, en faisant voir qu'en chantant l'amour sur tous les airs, qu'en le divinisant dans tous les Romans ; nous avions pour ainsi dire forcé le Sexe à devenir galant ; & que lorsqu'une femme se livroit à des transports effrénés, c'étoit notre ouvrage.

Ainsi, il faudra croire que lorsqu'elles affectent un air de rudesse

à l'égard d'un homme qu'elles adorent ; que lorſqu'elles careſſent un époux au moment qu'elles vont lui faire infidélité ; que lorſqu'elles voient une méchanceté dans le tems quelles montrent la plus grande douceur ; que lorſqu'elles font les malades pour obtenir ce quelles déſirent ; que lorſqu'elles jalouſent les amis de leurs amans, dans la crainte d'un bon conſeil ; que lorſqu'elles ruinent leurs confidens, en paroiſſant travailler à leur bien ; que lorſqu'elles font enfin de toute leur vie, le plus ſingulier Roman ; il faudra croire qu'elles n'agiſſent que d'après nous...

Tout cela ſeroit excellent pour votre cauſe, ſi nous n'étions ni méchans, ni perfides, ni trompeurs ; mais combien de ſcènes n'avons nous pas donné ſous tous ces aſpects ! il faudroit n'avoir pas lu les Mémoires du Palais, pour en douter : nous ne ſommes pas ici pour nous accuſer ; mais que de reproches ne pourrions nous pas nous faire ſur notre

manière de traiter l'hyménée, & de gouverner l'amour. Il eſt plus ſage de tirer le rideau ſur les ravages de cette paſſion qui ne ſont honorables ni pour les femmes, ni pour nous. Si elles nous jouent avec plus d'adreſſe, nous les trompons avec plus de facilité, parce que nous en avons plus de moyens. Un mari ſe plaint des écarts d'une épouſe, après qu'il a meublé ſa maiſon des eſtampes les plus immodeſtes, après qu'il a mille fois tenu dans ſa préſence les propos les plus indécens, & pendant qu'il vit lui-même avec des filles perdues. Le Sexe, naturellement timide, ne s'abandonnera point au déréglement, quand il ne verra que de bons exemples; quand on ne lui chantera pas toujours aux oreilles, & cela dès l'âge de ſix ans: Ah! que l'Amour eſt choſe jolie; quand on ne le mènera plus aux Spectacles, pour lui apprendre à tromper un mari jaloux.

D'ailleurs, les deux Sexes étant

également conſtitués, pour le phyſique, comme pour le moral; la fermentation des paſſions doit produire les mêmes effets.

Mes deux Antagoniſtes paſſoient rapidement d'un objet à l'autre, comme ceux qui n'ont point de bonnes raiſons à donner; ils m'objectèrent la frivolité des femmes, leur fanatiſme pour les modes, leurs journées perdues dans des amuſemens puériles, & dans des converſations ſuperflues.

Mais vous oubliez, leur dis-je, la multitude incroyable de femmes qui travaillent, pour ne me parler que de nos Elégantes & de nos Marquiſes; & encore vous prouverai-je, ſans effort, que nous avons tous ces ridicules; & que ſouvent nous ſommes plus femmes que le Sexe même, dans la manière de nous ajuſter & de diſcourir.

Il n'y a pas juſqu'à des Abbés, que le ſiècle ſemble avoir choiſi pour être des Orateurs à la toilette, qui,

frisés, parfumés, viennent épuiser leur esprit & leurs matinées à conter des fadeurs à quelque petite maîtresse, qui se moque d'eux intérieurement.

Mais, quand même le Sexe étudieroit moins un livre qu'un miroir; quel reproche pouvous-nous lui faire, si nous ne manquons jamais de le condamner, lorsqu'il n'est pas paré, si nous ne cessons de tourner en ridicule toute femme savante; & si les paroles que nous lui adressons roulent continuellement sur de fades éloges, & sur d'absurdes frivolités.

Pauvre Sexe, sans cesse on te critique, & sans cesse on te recherche. C'est un aveu public de tes appas, comme de tes vertus. L'homme le plus prévenu reconnoît intérieurement qu'il n'aura jamais en partage, ni ta douceur, ni ta sensibilité.

Mais du moins, vous conviendrez qu'il babille à toute outrance; que dans son commerce il y a toujours

le premier livre qu'on lui mettroit en main, les enfans, comme les maris, devoient trembler : qu'à ne parler même qu'humainement, on avoit eu le plus grand tort de négliger les devoirs de Religion, parce qu'il vaut infiniment mieux voir une femme lire Nicole, que les Contes de la Fontaine.

Je convins qu'en général les femmes étoient trop susceptibles ; que la plus légère plaisanterie sur le sexe ne manquoit pas de les blesser : mais j'avouai en même-tems que cela tenoit à la foiblesse de leurs organes ; & que nous leur avions trop d'obligations de ce qu'elles ont souffert, relativement à notre première éducation, pour ne pas ménager sur cet article leur sensibilité.

Jamais les hommes ne feroient pour leurs enfans, tout ce que les femmes ont fait pour nous. Je serois trop heureux si je pouvois acquitter ici la dette générale à leur égard. Que d'insomnies, que d'inquiétudes, que

de tourmens ne leur avons-nous pas cauſé ! Je m'en fais ſouvent le tableau, & je m'écrie : quelle horrible ingratitude, ſi nous oſons l'oublier !

LES CHARLATANS.

NEUVIEME ENTRETIEN.

LA ſcience a ſes ſinges, comme la dévotion, diſois-je l'autre jour à une charmante Portugaiſe, que je joignis au Palais-Royal, & qui, pour continuer la converſation de ſon mari, s'entretint ſur les Charlatans. Il me ſemble que les ſiècles éclairés devroient les faire diſparoître, & c'eſt tout le contraire. Jamais on n'en vit en ſi grand nombre que dans ces jours philoſophiques, où l'on prétend avoir détruit le fanatiſme & la ſuperſtition.

Ne ſavez-vous pas, me dit l'aimable Etrangère, que ces gens-là ſe modèlent ſelon les tems où ils paroiſſent; & que ceux qui ſe mon-

trent aujourd'hui parmi nous ont pris le coſtume du dix-huitième ſiècle ; une brillante ſuperficie de toutes les connoiſſances, une teinture de grandeur d'ame, un air de déſintéreſſement, mais ſurtout les grands mots de patriotiſme & d'humanité : c'eſt-là leur triomphe.

De la hardieſſe à fronder les opinions reçues ; de l'adreſſe pour en établir de nouvelles ; un langage myſtérieux, qui ſemble dire beaucoup, & qui ne dit rien ; un ton d'inſinuation, & quelquefois d'orgueil : beaucoup de pays qu'on a vu ; beaucoup de correſpondances, qu'on ſait habilement citer ; quelques demi-ſoupirs de tems en tems, ſur les entraves qu'on met aux plus utiles découvertes : voilà, ſelon mon avis, obſerva très-judicieuſement le Chevalier Portugais, tout ce qu'il faut pour produire un Charlatan.

Et des Prôneurs, ajoutai-je à cette obſervation ; car il leur en faut dans tous les états pour exalter leur ſavoir-

faire. Par ce moyen, un ſimulacre devient un Etre animé.

Nous opinâmes d'un commun accord que c'étoit un fond inépuiſable que la crédulité du Public; & que le charlataniſme en ayant fait ſa reſſource, on ne devoit pas s'étonner ſi les Empyriques renaiſſoient dans tous les lieux, & dans tous les tems.

Mais comment, obſerva la Portugaiſe, les gens d'eſprit peuvent-ils adopter leurs rêveries?

Parce que l'imagination, toujours plus exaltée que la raiſon, aime ſingulièrement le merveilleux. Le bon ſens, naturellement timide, ne marche qu'à tâtons, & veut ſe rendre compte à ſoi-même de ce qu'il entend, & de ce qu'il voit; mais l'eſprit aime à ſe frayer des routes où perſonne n'a paſſé: il croit s'approcher de l'Intelligence ſuprême, à meſure qu'il s'éloigne du reſte des mortels: il aime à ſe répandre dans des régions inconnues, d'où les autres hommes ne lui paroiſſent que des

nains ; c'eſt alors qu'il s'exalte, & qu'il jouit !

Elle applaudit à cette réflexion, en ajoutant qu'elle en voyoit un exemple ſenſible dans ſon pays, où les imaginations plus en efferveſcence que dans les régions du Nord, pouſſoient la Religion même plus loin que toutes les autres Nations, qu'on y goûtoit plus qu'ailleurs les ſingularités, & qu'on n'y étoit ſi fanatique & ſi ſuperſtitieux, que parce qu'on aimoit l'extraordinaire.

Nous parcourûmes alors les ſyſtêmes déraiſonnables qui ont fait fortune parmi les hommes, non ſans étonnement de ce que la pierre philoſophale toujours introuvable, étoit toujours recherchée ; de ce que la médecine univerſelle, toujours inacceſſible, avoit toujours des partiſans. Chaque année, quelque nouvel Empyrique paroît ſur la ſcène du monde, bien aſſuré d'avoir des ſectaires ; & ce ſont ordinairement les perſonnages qui croient le moins aux vé-

rités révélées, qui donnent dans des absurdités ; tant il est vrai que l'esprit humain est toujours la dupe de lui-même, lorsqu'il n'a que ses propres idées pour appui. L'on sent qu'il est né pour croire, parce que l'Eternel a voulu subjuguer sa raison ; & que lorsqu'il ne se soumet pas à la Foi, il embrasse des systêmes qui font pitié ; c'est-à-dire, que pour ne pas croire des choses incompréhensibles il en croit d'incroyables.

Ces malheurs, dit très-bien le Chevalier Portugais, n'ont d'autre cause que notre indigence & nos besoins. L'on est malheureux, l'on veut s'enrichir ; on est malade, on desire guérir : l'espérance n'est pas moins la source de nos illusions que de notre bonheur ; de sorte que l'homme est, pour ainsi dire, excusable quand il croit des chimères.

Mais il en est de si absurdes ! Je ris toutes les fois que je pense à la simplicité de certaines personnes qui croient fermement que Taylord,

fameux Oculiſte, mit les yeux d'un chien Danois à une Princeſſe étrangère, qui avoit perdu les ſiens; que ces yeux s'enchaſsèrent parfaitement, mais qu'on fut obligé de les ôter; parce que la Princeſſe voyant les objets à la manière des chiens, couroit indécemment après les chats; & que cela compromettoit ſa dignité.

D'après un pareil conte, on peut bien dire que Cicéron avoit raiſon d'avancer qu'il n'y a point d'abſurdités qui n'ait des partiſans; & qu'on peut tout haſarder, parce qu'il y a des eſprits de toute eſpèce.

Je racontai à cette occaſion un fait qui vient d'arriver tout récemment dans une ville de Province. La choſe eſt originale, & mérite réellement attention, pour prouver juſqu'à quel point on abuſe les hommes, lorſqu'une fois l'enthouſiaſme les a ſubjugué.

Deux Charlatans débutent dans la petite ville en queſtion, que je ne nommerai pas pour ſon honneur;

mais comme des perſonnages importans venoient de ſe préſenter à Paris, à titre de Docteurs, qui par le geſte & par le tact guériſſoient toutes les maladies, ils penſèrent qu'il falloit quelque choſe encore de plus extraordinaire, pour accréditer leur ſavoir faire, qu'il falloit enfin un tour de force.

Que font-ils ; vous ne l'imagineriez pas. Ils s'annoncent tout ſimplement pour reſſuſciter des morts à volonté ; & pour qu'on n'en puiſſe douter, ils déclarent qu'au bout de trois ſemaines préciſément jour pour jour, ils rappelleront à la vie dans le cimetiere qu'on voudra leur indiquer, le mort dont on leur montrera la ſépulture ; fut-il enterré depuis dix ans.

Ils demandent en attendant au Bailli du lieu, qu'on les garde à vue, pour s'aſſurer qu'ils n'échapperont pas ; mais qu'on leur permette en attendant de vendre des drogues, & d'exercer leur ſavoir. La propoſition

paroît si belle, qu'on n'hésite pas à les consulter. Tout le monde assiége leur maison, & jamais on n'avoit tant vu d'argent dans la ville en question, qu'il en parût alors, pour payer des Médecins d'un genre si nouveau.

Le fameux jour approchoit, & le compagnon qui n'en savoit pas tant que le maître, dit au Docteur : malgré toute votre habileté, je crois que vous nous exposés à être lapidés; car enfin, je jurerois, que le talent de ressusciter un mort, ne vous a point été communiqué ; d'autant plus que vous prétendez faire plus que le Messie même, qui ressuscita Lazare au bout de quatre jours seulement.

Vous ne connoissez pas les hommes, lui répliqua le Docteur; & je suis plus tranquille que vous ne croyez. Effectivement, à peine avoit-il parlé, qu'il vint une lettre de la part d'un Gentilhomme du lieu : elle étoit conçue en ces termes.

« D'après la grande opération que vous devez faire, Monsieur, je vous

avoue que je tremble, & que je ne dors pas. J'avois une femme qui étoit un démon, qu'on a enterrée depuis peu de tems; & je suis assez malheureux pour que vous la ressuscitiez. Au nom de Dieu, ne faites point usage parmi nous d'un pareil savoir, qui est cependant un très-beau secret. J'aime mieux vous donner cinquante Louis, *signé* un tel.

Deux heures après, arrivent deux jeunes gens tout éplorés, & qui lui représentent en sanglottant qu'ils n'ont de bien que ce qu'un parent a daigné leur laisser, & que s'il vient à ressusciter, ils vont tomber dans la plus affreuse indigence. Ceux-ci donnèrent soixante louis, pour qu'on n'usât pas du pouvoir. Ce fut enfin une continuité de lettres & de visites, depuis le matin jusqu'au soir; tellement que M. le Bailli vint lui-même en personne, dire enfin à nos deux célèbres Charlatans: Messieurs, je ne doute nullement d'après les cures merveilleuses que vous venez de faire

dans notre canton ; (car on prétend qu'ils guériſſoient à toute outrance) de la belle & ſuperbe expérience que vous deviez faire après-demain dans un de nos cimetières ; je me faiſois même une fête de vous y accompagner, quoique ce ne ſoit pas ma coutume ; mais vous voudrez-bien obſerver que toute notre ville eſt en combuſtion ; qu'on craint avec raiſon, que par votre pouvoir enchanteur, vous ne veniez à reſſuſciter un mort dont le retour à la vie, peut cauſer dans les fortunes quelque grande révolution.

Ainſi, je vous ſupplie de vouloir n'en point faire uſage, & de partir ; car je vous avoue qu'on tremblera toujours, tant que vous ſerez ici ; mais pour rendre juſtice à vos ſuprêmes & divins talens, je vais vous donner une atteſtation en bonne forme, comme réellement vous reſſuſcitez les morts, & qu'il n'a tenu qu'à nous de le voir.

Le certificat fut ſigné, paraphé,

légaliſé. Nos deux compagnons chargés d'or, courrent les Provinces, & montrent de toutes parts leur ſuperbe atteſtation.

Il ſeroit ſans doute difficile de tirer un parti plus avantageux de la crédulité du public. L'on a prétendu que le Bailli craignoit lui-même la réſurrection d'un mort dont il avoit expolié la ſucceſſion; cela paroît aſſez vraiſemblable.

Oh! d'après une pareille aventure, il faut s'attendre à tout de la part des Charlatans, me répondit la Portugaiſe. Je ſerois même fâchée que cette hiſtoire ne fut pas vraie, tant je la trouve jolie, & bien adaptée au rôle confiant des empyriques, & à l'extravagante crédulité de certaines petites villes.

Oh! Madame, lui dis-je, dans Paris même nous ne ſommes pas moins crédules. L'hiſtoire des ſorciers, des ſpectres, des loups-garoux, commence à reprendre faveur. Il y a quelques années, qu'une fameuſe

Devinereſſe fit croire à des femmes de qualité qu'elles verroient le Diable en perſonne. Le jour fut pris à ce deſſein, & on les prévint qu'il falloit s'ajuſter magnifiquement. A peine furent-elles dans le cabinet où Aſtarot devoit leur apparoître, qu'après pluſieurs évocations, la Devinereſſe leur dit, que ce Diable étoit fantaſque, qu'il avoit changé d'idée, & qu'elles ne le verroient que lorſqu'elles ſeroient deshabillées. Alors on emporta leurs hardes, leurs dentelles, leurs bijoux, & on les enferma de maniere qu'elles y ſeroient encore ſi les voiſins avertis par leurs cris, n'avoient envoyé chercher le Commiſſaire : ce fut le ſeul démon qu'elles virent, & qui les vit.

Cette ſcène ne coûta pas moins à leur bourſe, qu'à leur réputation. Ce fut un ridicule, mais qui ne dura que quelques jours ; les événemens de Paris ſe ſuccédant avec trop de rapidité, pour qu'une hiſtoire occupe

long-tems les eſprits. Plus l'on en parle, & plutôt cela s'appaiſe.

On ſait que la belle Tetard, du tems du Régent, trouva le moyen d'attirer chez elle tout Paris en faiſant mouvoir tous les meubles de ſon appartement par des reſſorts inconnus, & que ce Prince lui-même voulut en être témoin. Le but de cette Demoiſelle étoit tout ſimplement de trouver un épouſeur, qui frappé de ſes charmes, fît ſa fortune, & elle le rencontra; ce fut le ſeul revenant qu'il y eût dans cette maiſon.

Tous les ſoirs on y courroit; & comme la Demoiſelle en queſtion avoit l'eſprit très-borné l'on avoit fait une chanſon, dont voici un couplet.

L'eſprit de la jeune Tetard
Ne s'éveille que ſur le tard,
Toute la nuit
Il fait du bruit,
Et quand le Soleil brille,
Alors on ne voit plus d'eſprit
Dans toute la famille, *lon la*,
Dans toute la famille!

Il n'y a réellement que Paris dans le monde, pour avoir Revenans, Sorciers, & Diables à volonté! On m'a conté que le fameux C.... se trouvant un soir à Chaillot, dans une maison particuliere, où plusieurs femmes distinguées voulurent danser, elles le prièrent de leur faire venir dans un clin d'œil, des élèves de l'Ecole Militaire, qui se trouve en face de Chaillot; que dans l'instant même il ouvrît les fenêtres, jetta un pont volant; mais que la compagnie l'ayant plaisanté, il changea tellement des choses, que ce furent des Invalides qui vinrent au nombre de dix-huit, l'un avec un bras de moins, l'autre avec une jambe de bois. On ne se moqua point impunément des magiciens: la danse n'eut certainement pas lieu; & quoique les petites Maîtresses fussent en fureur, elles adorèrent le faiseur d'un pareil miracle.

Encore, si le charlatanisme n'opérait que de semblables merveilles,

mais, hélas! il s'étend ſur toutes les ſciences, & ſur toutes les conditions. Il y a des Poëtes, comme des Phyſiciens; des Peintres, comme des Géometres; des Abbés, comme des Laïcs; des Grands, comme des Petits, qui ſont Charlatans. Les uns vous débitent leur ſavoir, les autres leur nobleſſe avec emphaſe; & très-ſouvent ils n'ont d'autre vérité que beaucoup de forfanterie.

Permettez-moi d'ajouter, qu'un habit original, eſt une choſe eſſentielle pour un empyrique. L'Auteur des Lettres Perſannes, rapporte qu'un Charlatan ayant paru dans Paris ſelon le coſtume Arabe, fut accablé de viſites; mais qu'on ne le regarda plus, dès qu'il parût vêtu à la Françoiſe: les hommes veulent être éblouis, de ſorte qu'on eſt, pour ainſi-dire, forcé de créer des expreſſions ſingulières quand on écrit; d'exagérer le prix, & la qualité des effets, quand

on vend, si l'on veut avoir aujourd'hui les suffrages du Public.

Mais chose qu'on a peine à croire; ce sont ordinairement les grands, qui plus que le peuple même, font valoir les Charlatans. Il n'est pas possible, disoit une femme de la Cour, en parlant du fameux Comte de Saint-Germain, qu'il n'aye que deux siécles & qui ne soit pas d'une naissance supérieure à celle des Souverains mêmes; dès-lors on lui supposa trois cens ans, dès-lors on le mit au-dessus des Empereurs; & c'est ainsi que l'enthousiasme saisit les esprits, & que s'accréditent les merveilleux. Un homme que la satyre, & la folie prennent par la main, fait plus vîte fortune, que s'il fût mené par la gloire.

Un petit Médecin, qui tue tout le monde, vint à passer; mais il le fait avec tant de célérité, & sans rien perdre de la confiance que tous les Grands lui ont vouée à tort & à

travers, que nous ne pûmes nous empêcher de l'admirer. Il eſt vrai qu'il fronde tous les autres Médecins, qu'il a des procédés ſinguliers, & qu'il découvre dans certaines plantes des vertus que les autres n'y voient pas.

Point de ſcience aujourd'hui, point de goût, point de grandeur; mais de la ſingularité. Ne parlons pas comme le reſte des hommes, diſoit un auteur, & l'on nous croira plus grands qu'eux.

La ſingnlarité, par exemple, me dit la Portugaiſe, eſt beaucoup en honneur chez les Anglois. Otez la manière originale dont ils s'habillent, les ragoûts ſinguliers qu'ils ſe font ſervir, leur engouement continuel pour leur Gouvernement, leur mépris à l'égard des autres Nations, leur bruyante manie de ſe réjouir, leur goût pour la taverne, leur tapage dans leur Parlement, & vous les verrez décroître au moins d'un tiers.

C'eſt encore une Nation, qui toute

respectable quelle est, n'a pas manqué d'avoir des Charlatans de la première espèce, qui profitant habilement des révolutions, ont passé pour de grands hommes, lorsqu'ils n'étoient que des téméraires, & des fougueux: on se souhaita le bon soir, & l'on se retira.

LE RÊVE SINGULIER.

Dixième Entretien.

REmpli d'un ſonge qui m'avoit autant ſurpris qu'effrayé, je gagnai le Palais Royal, à deſſein d'en parler. Vous y trouvés à tout heure des complaiſans qui vous écoutent ; & dans ce genre le hazard me ſervit au mieux. Un petit Philoſophe de ma connoiſſance, auſſi docile que ſilencieux, prêta volontiers l'oreille à ma narration.

Vous allez me prendre, lui dis-je, pour un viſionnaire qui ſe repait d'illuſions, & qui s'appéſantit ſur des riens. Il n'en eſt pas moins vrai que mon ſommeil de la nuit dernière m'a procuré le rêve le plus bizarre, & le plus raiſonnable en même-tems.

Il me répondit très-bien, qu'on devoit moins attribuer les songes aux différentes attidudes du corps, qu'aux habitudes de l'ame; & par son attention il me prouva qu'il prenoit intérêt aux impressions qui m'avoient tant affecté. . . .

Mes paupières venoient de se fermer, quand je crus appercevoir une figure giganteſque, dont l'aſpect m'effraya. C'étoit un coloſſe, tel qu'on nous peint Hercule, ou plutôt ſaint Chriſtophe.

Nouveau Samſon, crioit-il à pleine voix, je viens au milieu de cette capitale faire en douze heures la plus étrange exécution.

Un monde innombrable s'attroupoit autour de lui; l'on ſe raſſemble tous les jours dans Paris, pour des ſujets mille fois moins importans. Ses yeux ardens comme le feu, dénotoient la fureur; & dans le moment que tout hors de moi-même, je commençois à frémir, il appella la ſageſſe, le bon goût, la raiſon, en diſant,

voilà mes aides-de-camp ; ils applaudiront à mon entreprise.

A peine eut-il prononcé ces mots, que, d'un seul doigt, il éleva la calotte de plusieurs Edifices, qu'il accusa d'être trop affaissés, & ils s'élancèrent dans les airs, comme des ballons, qu'on ne revoit plus.

De ses vastes narines, il sortit une flamme impétueuse qui brûla presque toute la Cité ; & tandis qu'on crioit miséricorde, le feu gagna toutes les masures qui couvrent les ponts, & la Capitale prit une nouvelle forme.

Il ne fit que froncer le sourcil, & d'après ce simple signal, presque toutes les rues s'élargirent, & on les vit comme à Londres bordées de trottoirs. Il ne fut plus question de tous les petits défilés propres à former des labyrinthes ; chacun y cherchoit en vain sa porte, & sa maison ; & ce qu'il y eût de plus plaisant, la rue de la huchette, escamotée dans un clin d'œil, & dont il ne restoit plus que quelques gloutons, dispersés

ça & là, qui crioient après leur dîner.

De son soufflé seulement, ce nouvel Hercule, remplit l'air de Papillons noirs, tristes débris de cette multitude innombrable de brochures que la satyre & l'impiété, composèrent à grands frais. Ici des Tragédies, là des Comédies; & de toutes parts des Odes, des Idyles, des Poëmes, s'en alloient en poussière; & chaque Auteur crioit: il n'y a qu'un Démon qui puisse ainsi détruire les chef-d'œuvres de la littérature & du goût. On les voyoit la bouche béante chercher des yeux, les tristes restes de leur réputation, & se venger d'une pareille catastrophe par des contorsions effroyables.

Opération, qui fut d'autant plus rapide, que les livres n'étant que des *in*-12, & des *in*-16; n'avoient nulle prise pour résister au feu qui les consumoit.

On disoit à mes côtés que Figaro lui-même, oui; ce *superbe Figaro*,

les délices de tout Paris, ce Figaro ſi ſouvent redemandé, ſi ſouvent redonné, ſubiſſoit le même ſort; tant il eſt vrai que dans une pareille confuſion, rien n'eſt épargné. Les caractères d'imprimerie deſtinés à ces écrits frivoles, dont on régale ſans relâche nos eſprits friands, fondoient d'une maniere étonnante, & formoient des ruiſſeaux de feu dans preſque tout le pays Latin.

Ma vue ne pouvoit ſuffire à tout obſerver, & mon cœur palpitoit au milieu de ce bouleverſement qu'on diſoit être pour le mieux.

Je vis alors un bras du Géant s'étendre ſur les Thuilleries, & je diſois en moi-même; ſi c'eſt un Génie mal faiſant, nous ſommes perdus; mais bientôt je fus raſſuré, quand je découvris ſon opération; elle réduiſit en poudre des eſcaliers à demi uſés, pour forcer à les refaire; elle déracina les potagers qui uſurpent un terrain précieux à l'extrémité des deux terraſſes, & qui deshonorent le chef-

d'œuvre de le Nôtre; auſſitôt l'eau des baſſins jaillit à plus de cent pieds; la terraſſe des Feuillans s'élargit, & parut bordée dans toute ſa longueur d'une galerie conſtruite en arcades, & décorée des médaillons de toutes les Reines de France.

Encore, diſois-je en moi-même, ſi l'on ne faiſoit que de pareilles réformes, chacun béniroit le Réformateur, & auſſi-tôt le Panthéon ſe changea dans une ſimple ſalle de joueurs de gobelets, & le tonnerre gronda d'une manière effrayante contre ceux qui donnoient le nom de temple à ce frêle & burleſque édifice. C'eſt mettre les Dieux, crioit le Géant, dans une boîte de carton.

Cela devenoit ſérieux, me dit le petit homme, à qui je faiſois ce récit; & je crois qu'il en ſera de ce rêve, comme de nos fables où il y a toujours de la moralité.

Je craignois, lui repliquai-je, pour le Palais Royal; eh! que feroit Paris, ſi cet aſyle des graces, ce théâtre des

beaux esprits, ce centre des affaires, cet hospice des oisifs ne subsistoit plus. Mais le Ciel soit béni. Le Géant ne renversa que trois boutiques pour se frayer un passage, & se contenta d'enlever les toîts des deux côtés du jardin, & par un tour de galenterie, dont je ne le croyois sûrement pas susceptible, il leur substitua une plate forme à l'Italienne, toute garnie d'orangers.

Le triste & monotone gazon du milieu, se changea dans deux immenses corbeilles de fleurs, pour être renouvellées dans les deux saisons, & cela produisit le plus merveilleux effet.

Un bruit souterrain, se fit entendre de toutes parts, & n'en soyez pas surpris; ce n'étoit rien moins que les trois théâtres qui crouloient tout à la fois, comme n'étant point assez vastes, & comme n'ayant point de places propres à les annoncer: un être colossal ne peut souffrir l'exiguité.

Les Acteurs qui perdoient les trois quarts de leur réputation, & de leur

génie étoient désolés ; & les élégans, ainsi que des amoureux décrépits, cherchoient les coulisses & n'en trouvoient pas la moindre trace. Les deux tiers de Paris, consternés de se voir privés de ces voluptueuses suffocations qu'excitent les drames, de ne plus entendre ces jolis hoquets qu'on prend pour des sanglots, ne savoient quel protecteur invoquer : adieu la musique vociférante des Gluck ; adieu la musique flutée des Piccini : & moi, disoit un Poëte à demi mort, tenant une Tragédie à la main .... que va devenir ma gloire ; & quel fruit tirai-je de mon travail ?

Il y avoit jusqu'à une Actrice, qui toute éplorée, disoit ingénuement, je me ferai dévote ; c'est le seul rôle que je n'ai pas joué. Les petits théâtres disparurent, comme étant le réceptacle des ouvriers, & la perte de leur tems.

Je ne fis que tourner la tête, & le Géant venoit d'empoigner un petit maître, dont les vastes boucles, &

les immenſes boutons, fondirent dans un clin-d'œil; il en ſortit tout froiſſé, n'ayant pour, ainſi dire, que les os & la peau; & cherchant inutilement ſa volumineuſe cravate, ſon pyramidal chapeau, ſon ridicule frac à taille de femme: tout avoit péri dans l'action.

Les Dames de la Place-Maubert, ſilentieuſes pour la première fois, craignoient la ruine de leurs étaux, & il ne leur toucha pas; mais la Halle devint une place digne de l'admiration des curieux: la frayeur ſaiſiſſoit les eſprits; & ce fut bien un autre effroi quand il calcina mille petits Abbés, qui déshonoroient la cléricature, & qu'il n'en reſta pas même le nom: leur chevelure élégante, leurs habits ſoyeux, tout fut brûlé. Quelques *Laïs* en recueilloient les cendres; tandis que la Sageſſe les fouloit aux pieds, & que la ſaine partie du Clergé s'applaudiſſoit d'une pareille déconfiture.

Les jardins trop ridiculement An-

glois ; ne pouvoient échapper à ſa ſévérité : d'un coup de pied il les boulverſa, comme ayant coûtés des ſommes immenſes, pour n'offrir à la vue que des rocs, des rocailles, des rochers, des maſures & des ruines. Eh ! que ne laiſſe-t-on faire le tems, diſoit-il, ſi l'on aime avec tant de fureur les débris.

Le Luxembourg reprit ſon antique forme, les arbres reparurent avec une nouvelle majeſté ; & la place Dauphine s'enſevelit, pour offrir aux yeux étonnés un vaſte & magnifique parterre entre les deux bras de la Seine, comme une promenade néceſſaire dans le centre de Paris, d'où les Jardins ſont trop éloignés ; les contours de la ſtatue d'Henri IV. ſe meublèrent de lauriers, & l'on ne vit plus ce grand Roi, quoiqu'au milieu de la Capitale, placé parmi des ronces & des chardons. Le petit Pont-Rouge ne pouvoit échapper à cette étonnante réforme : auſſi fut-il emporté dans un clin d'œil ; & l'on

vit l'Isle Saint-Louis se rapprocher de Paris, par le moyen d'un quay, & prendre enfin le costume & la tournure du dix-huitième siècle. Il étoit tems d'y penser.

Un antique & respectable Séminaire avoit changé de place, pour ne plus offusquer un des plus beaux Temples du Royaume.

Les longs murs de la rue d'Enfer, de la rue du Colombier, s'affaissoient, & des maisons se formoient de leurs débris. Par-tout où se produisoit le nouveau Samson, l'esprit du jour s'éteignoit. Nos hommes à la mode n'avoient plus que trois pieds de hauteur, nos philosophes que deux, & des petits Auteurs naissans étoient devenus presque des fourmis.

D'un coup d'épaule il renversa des milliers de maisons qui offusquent le carrefour de Bussy; & c'est-là qu'en dépit de ceux qui osent nommer ce quartier la Province; qu'on vit paroître une superbe place ornée de la statue du Roi, avec cette inscrip-

sion ; A LOUIS-LE-VRAI : titre qui lui sera donné par la postérité.

Les Elégans s'attendoient qu'il alloit détruire les Monastères ; & il se contenta de leur répondre : quand vous m'aurez prouvé votre utilité, je vous parlerai des Religieux.

Des tableaux qu'on croyoit superbes, & qu'on avoit vu pompeusement étalés ; hélas ! il n'en résultoit que de la fumée. Et lorsque notre homme juste, mais audacieux, passa au milieu des files de carrosses qui rouloient aux boulevards, les cabriolets parurent numérotés, afin qu'on reconnut & qu'on punit les Ecraseurs ; & il ne resta que la trace des voitures étincelantes qui traînoient des femmes équivoques sur la ruine des femmes légitimes ; le vice, pour rehausser la vertu, s'en alla tristement à pied ; & tous ces équipages énormément exhaussés, s'affaissèrent comme l'ouvrage de la déraison.

Le marais tout entier subsista tel

qu'il eſt : & dans le moment qu'on s'attendoit à voir la manière dont il traiteroit la Baſtille, il reniſla, & rebrouſſa chemin.

Mais, ce qui remit mes ſens, ce fut de voir comme il s'agenouilla devant la colonade du Louvre, qui répond ſi bien à la majeſté de Louis-le-Grand. Il n'étoit pas relevé, que toutes les baraques qui l'offuſquent, tombèrent avec précipitation, & que j'apperçus cet immenſe & ſuperbe Palais, prendre tout l'éclat dont il eſt ſuſceptible, & communiquer au Château des Thuilleries par une rue qui s'ouvrit avec dignité.

J'attendois avec impatience la manière dont il traiteroit les nouveaux Lycées : il les oublia. Les eût-il embelli ? les eût-il renverſé ? c'eſt ſon ſecret ; & conſéquemment je ne vous en dirai rien.

La nouvelle grille du Palais s'éloigna du bâtiment de plus de cent pieds ; & les maiſons qui le maſquent reculoient à proportion ; quand je vis

la Halle aux farines devenir la Bibliothèque des Etrangers; c'eſt-là, dit-il, que les livres écrits dans toutes les langues, doivent avoir leur dépôt. La littérature étrangère eſt aſſez reſpectable pour avoir un dais. Cette inſtitution me plut, comme étant digne d'être couronnée par la charmante coupole, dont l'ouvrage ſemble être celui des Fées.

Je commençois à me réconcilier avec ce terrible Réformateur, lorſqu'il éleva la ſalle de l'Académie à plus de cent pieds, la jugeant peut-être, ou trop ſublime pour toucher à la terre, ou d'une trop facile entrée.

Il ne fit que froiſſer l'Etude d'un Procureur, & il en ſortit avec impétuoſité un tourbillon de pouſſière, qui aveugla tous ceux dont la vie ſe paſſe à brouiller des familles, & à barbouiller du papier. C'étoit un coup-de-théâtre de les voir au milieu de leurs élèves, ſe frottant les yeux,

& ne pouvant plus reconnoître la trace de leurs supercheries.

Rassemblant ensuite tous les Chevaliers d'industrie ; & les attachant les uns aux autres, avec la plus grande célérité, comme Samson lia les renards qui s'enfuirent à travers les bleds des Philistins ; il les lâcha dans la plaine de Saint-Denis, où ils couroient comme des lévriers.

Quant aux nouveaux murs de la Ville, leur peu d'élévation fit leur sûreté ; sans s'appercevoir de leur existence, il les enjamba.

Mes yeux s'ouvrirent ; je revis le jour ; & il ne me resta que le souvenir d'un rêve aussi frappant, & le chagrin de savoir que ce n'étoit qu'un songe.

Quelques personnes se joignirent à nous, firent des commentaires sur les améliorations qu'exigeroit Paris ; & l'on discourut sur les phénomènes toujours renaissans, qui rendent cette ville vraiement unique.

La multitude de ſes habitans ne l'empêche pas d'avoir des rivales : on ſait qu'à Pekin, au grand Caire, à Conſtantinople, la population même eſt plus nombreuſe ; mais rien n'approche des évènemens dont elle eſt le principe & le mobile.

Je ſais, dit un Médecin, qui ſe trouvoit préſent, que Paris malgré tant d'yeux qui l'obſervent, tant de langues qui babillent, tant de plumes qui écrivent, n'eſt point encore connu ; la légèreté comme l'ambition, l'intérêt comme le plaiſir en ont fait un petit Univers pour les avantures extraordinaires.

Il n'y a qu'à lire ſes annales.....

Bon ſes annales !... elles ne renferment pas la centième partie de ce qui ſe paſſe dans ſon enceinte. Le cadran de cette Capitale auroit un beau diamètre, ſi chaque heure s'y trouvoit entourée des événemens qu'elle fait éclore : c'eſt ici que toutes les provinces envoient leur jeuneſſe

pour la refondre, & qu'on refait des caractères comme des visages.

J'avois, dit un vieillard de notre Société, un neveu, qui étoit exactement stupide; & dix-huit mois dans Paris l'ont rendu tellement habile, qu'on l'écoute, qu'on l'admire : & peut-être même aura-t-il au premier moment une niche dans quelque Club.

Il sera sans doute Auteur quand il voudra....

Qu'appelez-vous Auteur? il a trop de vanité pour l'être.

Il est vrai que depuis qu'on trouve dans les jardins publics des Auteurs à la douzaine sans compter le treizième, il n'y a pas grande gloire à s'enrôler dans leur compagnie, & surtout depuis que ceux qui naissent l'emportent sur les anciens.

Un grand jeune homme qui m'appartient, dit un vieux Conseiller, a encore mieux fait que tout cela, il a pensé que l'esprit étoit trop volatil pour faire la base d'une fortune, &

ſurtout à Paris; à l'âge de vingt-trois ans il a quitté la Champagne, & comme il a la plus belle figure & la plus riche taille; des gens induſtrieux qui connoiſſent la carte, lui ont dit, il ne s'agit pour t'avancer que de mettre tes talens en évidence, de te trouver ſur le paſſage de pluſieurs femmes opulentes, & de dire tout ſimplement, *Madame c'eſt moi.* La première fois l'on te regardera, la ſeconde on en rira, la troiſième on t'écoutera.

L'aventure a ſi bien réuſſi, qu'il eſt maintenant le toutou d'une veuve riche à millions, & qu'on croit qu'il l'épouſera.

Eh bien! je vous le demande, auroit-il trouvé une pareille chanſe ſur les bords de la Marne? la Seine eſt vraiment le fleuve du Potoſi.

Et Paris la meilleure calendre de l'Univers pour luſtrer les viſages & les eſprits. Tout y prend racine, tout y fleurit; les plus petits talens y croiſſent à vue d'œil, au point qu'on en

fait des pacotilles pour le profit & l'ornement du nouveau monde; les uns y vont porter l'eſprit d'une chicane rafinée, les autres une induſtrie capable peut-être de blanchir les Nègres; car aujourd'hui, moyennant quelques connoiſſances priſes à la hâte, que n'oſe-t-on pas entreprendre!

Je conviendrai néanmoins, dit un facétieux, que l'habileté qu'on acquiert ici n'eſt pas agréable aux yeux de tout le monde; que le père qui voit ſon fils cabrioler en l'air pour s'être déniaiſé dans la Capitale, n'a pas lieu d'en faire l'éloge; & que moi qui ne ſuis venu ici qu'à deſſein de courir après l'honneur de ma femme, ſans avoir pu le retrouver, je puis me diſpenſer de célébrer la ſagacité pariſienne.

Oui, Meſſieurs, nous ſommes au moins dix mille maris dont les épouſes formées par les leçons du pays, convolent en ſecondes noces comme ſi elles étoient veuves; & encore cette

action

action eſt-elle une gentilleſſe aux yeux des perſonnes du bon ton.

Tant que la mode ne touchoit qu'aux habits, je ne faiſois qu'en rire; mais aujourd'hui qu'elle nous eſcamote nos femmes avec une leſteté dont il n'y avoit pas d'exemples, je trouve qu'on pouſſe trop loin l'induſtrie.

Paris deviendroit une ville de campagne, dit plaiſamment un petit homme qui n'avoit pas encore parlé, s'il n'y avoit des événemens de cette nature : la ſingularité en fait le plus grand mérite.

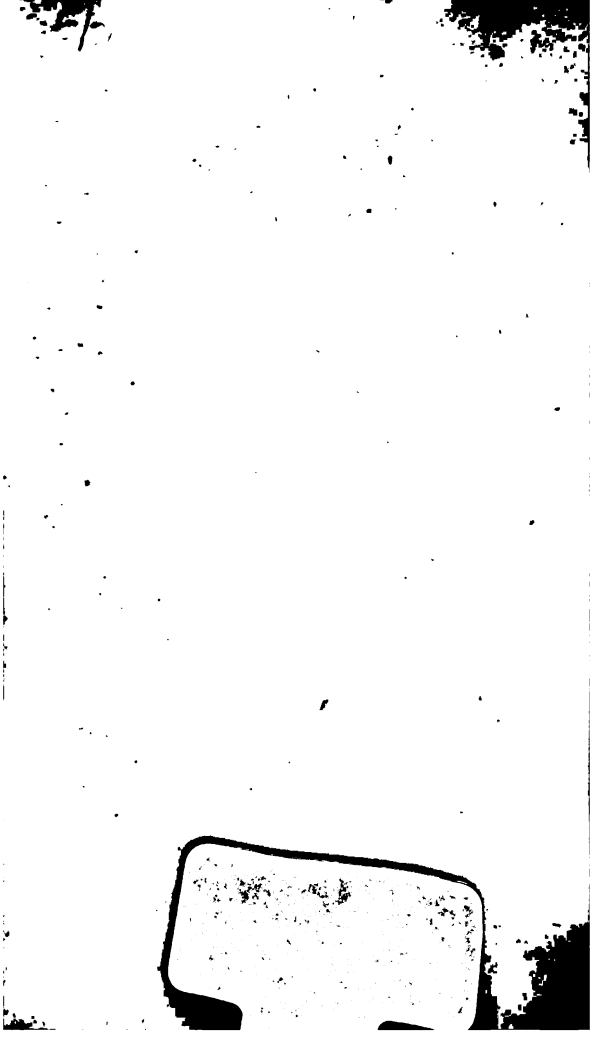
Où verriez-vous ailleurs qu'ici un petit maître traverſer la ville dix jours après ſon enterrement; & c'eſt ce que j'ai vu de mes propres yeux : vous conviendrez qu'il faut avoir bien envie de ſortir. Il n'expliqua point l'énigme; mais il y a toute apparence qu'il vouloit parler d'un jeune homme de qualité, qu'on exhuma, pour le tranſporter dans une autre égliſe.

J'obſervai que la choſe la plus ſurprenante, étoit ſans doute cette gaîté

qui soutient sans inquiétude la plupart des jeunes gens entre le besoin & l'indigence. Toujours aux expédiens, toujours vexés par des créanciers, toujours sur le qui vive dans la crainte d'aller en prison, toujours jouant leur santé & le peu d'argent que l'industrie leur procure, ils ne troqueroient pas leur condition pour une fortune en province : ils pensent sans doute comme Scarron, qui prétendoit qu'ils en valoient mieux quand ils avoient fait quelques sottises, que rien ne retrécissoit plus l'esprit qu'une conduite trop monotone & trop économique, qu'enfin des étourderies n'étoient pas des bassesses.

On nous montra deux avanturiers qu'on desiroit dans les meilleures sociétés, parce qu'ils étoient singulièrement aimables. Ici pourvu qu'une personne amuse, on s'embarrasse peu de son origine. Et n'a-t-on pas raison? des ayeux sont des absens qui ne peuvent plus contribuer aux délices de la vie.

Nous étions prêts à nous quitter, lorſqu'un plaideur vint à nous ſaluer : la peur d'entendre le récit d'un procès nous ſépara ſi promptement, que nous nous quittames ſans nous dire adieu. Fontenelle prioit le Ciel tous les matins, de le préſerver dans la journée de la rencontre d'un homme occupé d'une affaire litigieuſe ; ou d'un projet.

Je me rendis au Reſtaurateur, où je vis un Chevalier à la mode qui buvoit ſon ſouper, tant il avoit faim : il étoit le perſonnage le plus élégant ; mais ce n'eſt pas un titre à Paris pour dîner tous les jours.

Fin de la première Partie.